

**Mon beau navire,
ma mémoire...**

Philippe Talé

A ceux qui vraiment se sont aimés

**"Mon beau navire, o ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir ?"**

Guillaume Apollinaire

**"Vivre de telle sorte qu'il te faille
désirer revivre"**

Nietzsche

Le beau navire

J'ai oublié,- mais j'avais mieux à voir et pourquoi l'aurais-je noté ?- le nom du fier insubmersible qui, de Valence, prit la direction des Baléares Il était sans doute aussi superbe que mérité.

Un battement d'ailes d'un papillon au Brésil, dit, en s'amusant, Lorenz, peut faire basculer le temps et provoquer, dix jours plus tard, un cyclone en Polynésie ! Phénomène cahotique: on ne sait pas comment ça fonctionne.

Le chaos nous a épargné les cataclysmes: il n'y eut pas de tempête mais une bien belle nuit avec ses milliards de milliards d'étoiles.

Le beau navire ! Nous y avons ensemble par hasard embarqué. Avec des souvenirs divers et bien vivants. Tous deux saisis par le moment présent. Sans visées d'avenir.

Il y a des moments qui ne relèvent pas du sablier: hiéroglyphes invisibles ou illisibles...

Ce n'était pas un départ. Nous n'allions soudain nulle part. Nous étions ensemble? C'était que nous étions arrivés! Heureux instants sans mesure où même l'espérance est superflue. Alors, la politesse est pudeur; le silence, confiance; la gravité, légère. Et le sourire, humour et révérence.

Etat second où la conscience n'est que bonheur .

On sait que les rossignols descendent des dinosaures. Quel besoin ai-je d'apprendre comment toi et moi nous sommes rencontrés là ?

J'ignore volontiers la cause: il me suffit d'en avoir connu les conséquences. Et que servirait de savoir le pourquoi et le comment, - puisque rien ne peut recommencer !

Départ

Je ne savais pas bien qui j'étais...Toi non plus .
Pourtant nous nous sentions d'intimes connaissances ,
Loin des mêmes enfers, forts des mêmes mouvances.
Nous expliquer semblait aisé mais superflu.

J'avais le sentiment,soudain sûr,d'être élu...
Me séparer de toi,c'était folle indécence;
Nous nous étions trouvés et nous nous étions plu;
Nous étions l'un à l'autre à jamais.De naissance.

... Lentement,le bateau s'éloigna de Valence.
Discret mais éloquent se fit notre silence:
Un chemin se traçait: nous le savions d'instinct .

Ce voyage,il fallait qu'il soit un jour le nôtre...
Que serions-nous jamais devenus l'un sans l'autre?
C'est peut-être cela qu'on appelle un destin .

..Destins

Ch
 acun disant à
 tour de rôle
 Ce
 qu'il révélait
 d'inconnu,
 Tou
 te la nuit...-
 geste ingénu,
 La
 tête à même
 mon épaule,
 Tu
 te

penchas,sommeil venu...

Hélas,nous approchions du môle ...

Qu'un tel instant l'on puisse vivre,
 Qui vous ravit sans qu'il enivre,
 O mon Amour,mon grand souci,
 Au-delà des rappels funèbres,
 Gagi,ce qui me vient aux lèvres,
 C'est seulement un grand merci .

Ce fut ma chance incomparable
 Que tu sois d'emblée admirable:
 J'avais tant besoin d'admirer !
 Le destin me fut favorable.
 Tu fus et restas adorable:
 J'avais tant besoin d'adorer!

..Elle

Elle savait,- mais sans troubler-
Plaire . Et désavouer l'outrance ...
Et, miracle, pouvait combler
Mais sans épuiser l'espérance .

On veut réinventer la joie !
Mais un coeur sous un chemisier
Peut battre sans chercher sa voie
Dans quelque savant bêtisier !

Sans se hausser sur des échasses
Pour voir au-delà de ses vœux,
Elle aimait les vastes espaces
Tout en se plaisant près du feu .

Sans jamais récuser les mythes
Qui sont pour chacun ce qu'ils sont,
Elle connaissait les limites
Des fictions qu'on met en chansons ...

Loin des lieux-communs fallacieux
Elle restait inimitable
Et savait sans fermer les yeux
Faire face à l'inévitable...

Plus qu'un esprit, c'était une âme
Qui raisonnait bien sans effort;
C'était la lumière et la flamme
Rien à voir avec l'esprit fort .

Bien plus proche en sa modestie
Du simple besoin de danser
Que prétendûment investie
De quelque angoisse de penser !

Bien loin de rester terre à terre,
Elle rêvait avec humour.
Elle réservait le mystère,
Lui préférant le simple amour .

Elle goûtait la fantaisie
Tout en sachant raison garder
Et voulait que la poésie
Montre le monde non fardé

Elle savait rester critique
Mais sans voir partout le chaos;
Elle avait la gâité rustique
Sans trop aimer rire trop haut .

Rien chez elle des missionnaires
Dont la foi, c'est de l'absolu;
Rien chez elle des visionnaires
De leurs vieux rêves tout perclus !

Pour garder la Terre vivante,
Elle n'épargnait nul effort
Au point,- illusion fervente-
D'arroser même un arbre mort !

Elle était sans brigue et sans feinte
Et s'étonnait d'un compliment,
Mais toujours sûre était l'étreinte,
Et toujours tenu, le serment .

Elle n'aimait pas le sublime
Qui se veut souvent surhumain :
Elle se défiait de l'abîme
Qui, perfide, s'ouvre en chemin

Sachant voir dans les bacchanales
La détresse de coeurs lésés,
Avec leurs voluptés banales
Et leurs rêves inapaisés .

Sans en faire littérature
Elle avait de beaux sentiments
Préférant Montaigne nature .
A Pascal ivre de tourments.

Aimable en sa robe de laine,
Heureuse des fleurs du printemps,
Des fruits d'automne les mains pleines,
Goûtant l'été, soleils d'antan .

De nature, au bonheur promise,
La laissait froide tout excès,
Toute théorie, insoumise,
Et tout manège, sans procès .

Elle se passait de parole,
Voyant, dans le silence, un chant:
Simple regard, geste touchant
Étaient de suffisants symboles.

Elle avait de justes repères,
N'imaginant pas que le beau
Soit jamais ce qui désespère
Ni fasse sortir du tombeau ...

Elle était riche de désir
Mais sans jamais qu'elle s'en grise;
Elle avait le goût du plaisir
Mais sans que le charme la brise

Heureuse dès la matinée
Et contente au milieu du jour
Aux bonheurs simples destinée
Et faite pour aimer d'amour...

Quand elle aimait tant la lumière
Elle avait parfois les yeux clos,
Effet d'une ferveur première
Qui peut ressembler au sanglot .

Elle aimait les fêtes intimes
Qui ne sont pas des passe-temps,
Des célébrations sans victimes
Où l'on se voit, où l'on s'entend ,

Où l'on se connaît, où l'on s'aime,
Où l'amour est une amitié,
Où chacun n'est rien que lui-même
Et sans faire envie ou pitié .

Elle était modeste indécence
Elle était grâce et gravité
Elle était sensuelle innocence.
Elle était sage liberté,

Elle était ... telle qu'elle-même
Sans nécessaires superflus...
Elle était ... celle que l'on aime
Qu'on aime toujours,- toujours plus .!

Chemins de traverse

Il marchait en dehors des groupes, sans être ce qu'on nomme un excentrique.

Il pensait différemment, -ce qui passe vite pour illicite voire illégitime. Cependant on le savait consciencieux et quelquefois lucide.

S'il se trouvait sur les marges, c'est qu'il supportait mal les rangs.. Une faiblesse, car si le groupement confond, il conforte. Une force, car il ne devait compter que sur lui-même. Ce n'était pas une dérive: simplement, naturellement, il maintenait son cap.

C'était un marginal, agaçant et parfois agacé quoique habituellement tranquille et relativement tolérant. Mais sans inclination exagérée pour la soumission aux dogmes, aux tutelles dites transcendantes, aux observances ou aux modes, tous ordres de marche, dictés par des fantasmes eschatologiques! L'errance, avec toutes ses surprises, agréments et désagréments, il la préférait sans conteste au voyage organisé !

C'était simplement quelqu'un qui pensait et pesait avec sa propre tête et ses sens à lui, -tout en leur mesurant sa confiance.

Il voulait que l'action soit la soeur du rêve. Il voulait que les lendemains chantent, quels qu'en soient les maîtres d'orchestre... Toutes les sociétés closes voient là de l'impertinence. On ne marie pas plus Marx au Vatican que le Grand Turc à la République de Venise !

Les idées "reçues", gobées dès l'enfance, on ne les met pas sans peine en questions puisqu'elles sont des réponses accréditées... Puisqu'elles sont des habitudes reçues avant que d'être confrontées .On ne fait sans frais le libre choix de soi-même.

L'assimilation peut tenir de la spoliation ou de l'anesthésie. Tandis qu'une apparente solitude n'est que l'appréhension fervente d'une communion cosmique.

Mettre en cause la doxa sans insculper ni disculper a priori, ni jamais condamner sans examen? Ni heurter un inconscient individuel ou collectif? Pas facile. On n'est pas subversif sans courage.

Il y faut de la fermeté sinon de la témérité. Choisir la marge, rester en marge ne va pas de soi. La démarche implique une séparation, une scission peut-être confuse mais réelle et, sinon une mutilation, une blessure. Sans même qu'il soit question de mener soi-même une stratégie visant à soumettre ou même seulement à convaincre ceux qui sont demeurés dans ce qu'ils nomment le droit chemin.

*

Il ne va pas au temple mais n'en fait pas une maxime? Il s'amuse des médailles sans condamner les numismates? Il gagne peu et s'en contente? Il est fidèle sans l'avoir juré devant témoins? Pas normal!

Le mot est lâché: la norme ! Ce ne sont là, pourtant que des incidences. Rien d'essentiel ne semble en cause. Et tout consensus n'est pas forcément vertueux ni même raisonnable.

Jeune on a joué à l'émancipé.. Ce n'était pas un exercice inutile. Il y a sans doute là-dessous des secrets, ce qui pousse à fouiner un peu... Rien de tel que la transgression (d'un autre) pour tranquilliser un ego encore hésitant..

.Révoltes ou simples démangeaisons?

Vieux, il est rare de n'être pas - ou de ne pas se vouloir-assimilé..Mais si le convenu n'a rien d'emballant, l'habituel n'est pas non plus un signe indubitable de paresse: on comprend la démarche indécise, douloureuse, de ceux pour qui la rupture serait un pénible événement.

On se distingue assez avec les rides évidentes et les nostalgies, même inavouées.

Car, pour se vouloir conformiste, on n'en reste pas moins non conforme, démodé, périmé. On peut procéder à tous les ravalements possibles, extérieurs ou intimes: le plus intégré est devenu marginal, ne serait-ce que parce qu'il est d'un autre âge.

Décrépitude? Sans doute. Mais la vieillesse est une mentalité avant d'être une infirmité.

Si ce n'était que l'enduit qui se délite, que la peau (le crépi) qui se fendille ! Mais c'est aussi l'intérieur qui se ruine. Ce n'est pas seulement les cheveux qui se perdent, c'est aussi, quelquefois plus tôt, les neurones qui flanchent irrémédiablement. Et le cerveau qui s'enténébre avant que les jambes ne lâchent. A moins qu'en même temps le physique et le psychique ne soient entraînés dans une migration incontrôlable.

On naît marginal plus qu'on ne le devient.

On cherche sa route, avec la tête et les pieds, à sa propre cadence. Un pèlerinage inconscient. L'attente d'une compagnie inimaginable. L'un et l'autre, à la fois enthousiastes et nostalgiques. Une résistance face à soi-même. Une protestation contre un statu quo implicite.

On conteste parce qu'on a, plus ou moins consciemment, constaté... que la norme était anormale! On parlait jadis de "forte tête": c'était un hommage implicite.

(Salut, en passant à Benjamin Péret, déserteur condamné en trois pays différents ! Et à Alfred Jarry qui, écoeuré par les inepties "d'avant-garde", louangeait la littérature "d'arrière-train" ...)

Les clubs, les coteries, les clans, les cartels (les pires ne sont pas ceux du Marché), les partis et surtout les églises ne sont pas tendres pour ceux dont le comportement dé-range, même si la règle est aux antipodes de la régularité. Riez, si vous voulez, de la naissance divine de Gengis Khan (Dieu serait descendu par l'ouverture de la yourte d'où s'échappe la fumée, pour féconder Alan Qo'a : il aurait même dû s'y prendre à plusieurs fois...) mais ne mettez pas en doute la virginité de Marie !

Si la flamme demeure entretenue derrière les comptoirs du "juste milieu"-on n'allume plus de bûchers- mais on ignore, on nie le marginal, ce qui est une prudente façon de le tuer.

Pourtant, que peut-on attendre d'un silence arrogant, craintif ou buté? Mieux vaut la querelle de deux convictions qui s'opposent: une vérité peut en jaillir.

J'ai été ce marginal, ce déviant, cet insurgé dès un temps désormais ancien. Je ne me suis pas trompé de chemin; je le sais.

Avec quelques-uns de mes anciens compagnons de route, j'ai pu comparer nos itinéraires sans déplorer qu'ils aient été différents. Comme leurs apparences, les vérités sont diverses et le bonheur, pluriel.

Toutefois, je suis demeuré navré du peu de sympathie que manifestaient d'anciens proches, ou tout simplement de leur absence de curiosité devant une aventure alors insolite et un chemin aventureux, -celui que j'avais pris en les quittant...

Crainte d'une dédramatisation qui eût entraîné des remises en cause troublantes ? Le risque en valait pourtant les chandeliers!

Dans ce qu'on appelle trop facilement une déviance, c'est une erreur de ne pas rechercher un signe, -précieux peut-être pour l'avenir-au-delà des transparences et des abysses. Ceux à qui l'espoir même fait peur, faut-il que leur vie soit un mauvais rêve! !

Les uns suivent, qui peut-être somnambulent. D'autres s'écartent à la recherche de leur propre chemin, qui peut-être vont s'égarer. La vie est un voyage compliqué.

A chacun son viatique. Ce qui nous paraît un leurre n'est peut-être pas une illusion. Et rien moins qu'une erreur. Les croyances (souvent discréditées à juste titre) peuvent ouvrir aux désirs des issues entre le mystère et le néant.

Les chemins de traverse sont souvent plus directs, et plus beaux, que les grandes routes.

Mais prudence: il est des escapades interdites aux unijambistes.

Si vous n'avez que transformé vos propres habitudes en données dogmatiques, c'est que vous avez fait fausse route. Il est des co-habitations impossibles, même s'il arrive que se rassemblent un petit moment ceux qui ne se ressemblent pas.

Un comportement, que vous preniez pour un ticket, n'était qu'un tic. Une crampe. Un jeu.

Avant d'être un écart, la marge est une exigence et un renoncement.

C'est un appel qu'on perçoit et un chemin qu'on trace.

Pour Michèle et Claude.

Rebelle

**Il fut rebelle : ainsi fidèle au bon François,
Et pauvre comme lui sans châteaux en Espagne.
Il connut le couvent, la prison et le bagne,,
Frère de tous, le plus véritable qui soit.**

**Quand il y fut chercher les "Tables de la Loi"
J'ignore quels atours avait sur sa montagne
Moïse... Mais je sais quel habit de campagne
Avait Pierre, pendant le sinistre convoi.**

**Il survécut aux camps de la mort. Son destin,
C'était de résister sans être né mutin,,
Ce n'est pas un état sans grandeur. Ni sans larmes.**

**Rentré des grands exils pour de moindres débats,
Le survivant s'ouvrit à de nouveaux combats.
Il est des rébellions qui n'ont pas besoin d'armes.**

**Pour J. Pierre
déporté à Buchenwald, survivant du convoi de la mort.**

J'ai connu le bonheur d'aimer

Sur le silence où je dérive
 Je suis ailleurs,- et près de toi;
 J'émerge à la lumière vive
 Mais c'est toi seule que je vois.

Dans le velours ému de l'onde,
 Joyeux,sereins,- presque dévots,
 Toi près de toi,tous deux au monde,
 Voici que je nais à nouveau .

Le présent se métamorphose
 En inoubliable passé.
 Nous avons le pain et les roses
 Et les ferveurs d'un coeur sensé.

A d'autres le temps des grimaces
 Trompe-l'oeil et contrefaçons,
 Notre amour reste cet hommage
 Unique en nos quatre saisons

Voici le temps des confidences,
 Echanges de pérennités;
 Le silence devient présence
 Epure de l'éternité.

Les souvenirs heureux s'élancent
 Semi-conscients et programmés
 Aussi légers que le silence...

J'ai connu le bonheur d'aimer .

*

Venu le temps qu'on se repose
 Comme l'on dit bien poliment,
 Pour l'ultime métamorphose
 Sous l'âpre dalle de ciment,

Le même lit sera le nôtre
 A l'endroit qu'on nous a baillé
 Nous dormirons l'un près de l'autre
 Dans la terre,notre oreiller.

Absence

Je ne vais plus sur le sentier,
Qui sinue au long du rivage...
Ni sur les grands chemins sauvages
Dont nous étions comme rentiers!

Le Temps, Gagi, est sans quartier:
Il griffe sans bruit les visages;
Il brise les coeurs les plus sages
Et les sépare sans pitié...

J'ai beau contempler ton image
A tout instant te rendre hommage:
Le monde est vide et j'en suis las!

Mais quelle que soit la tourmente,
Quand tu seras vraiment absente
C'est que je ne serai plus là.

Dieu n'est pas tout-puissant

Dieu n'est sûrement pas tout-puissant, quoi qu'on dise
S'il était tout-puissant, il ne ne serait qu'un dieu
Malin-comme celui-là qu'on célèbre en l'église
Dont l'inhumanité le dispute à l'odieux !

Se pourrait-il qu'il soit, d'un monde qui se brise-
Le créateur, -tandis qu'il règne dans les cieux?
Qu'on l'adore, mais qu'il demeure sans emprise
Sur nos démons cruels, trompeurs et capricieux?

Dieu n'est pas tout-puissant. Il faut donc qu'on l'excuse
Sans doute indifférent et faible, mais sans ruse
Dans un ciel, que l'on dit sans limite, -emmuré !

Ignorant le malheur-, à l'aise dans son temple ,
S'il n'est rien d'autre, rien qu'un dieu qui se contemple
Que pourrait-on de bon pour le monde augurer?

Domage! S'il n'était insensible à nos larmes,
Je saurais l'adorer par delà les alarmes
Je crois que j'aimerais Dieu-s'il savait pleurer...

Blasphèmes ?

Si le blasphème n'est qu'un excès de l'adoration, Dieu doit l'aimer !

Il y a des liens multiples entre l'attrait et la contestation ou même la détestation. Le blasphème est souvent proche de l'imprécation, -laquelle connote la prière .

L'indignation est un crédit.

Même l'amour vrai, -et surtout si l'humeur s'y assume en humour et si l'agacement se fait tendresse, -n'est jamais sans conflit.

Le pamphlet invective? C'est qu'il est ferveur.

C'est l'écho brisé d'une cosmogonie, en même temps qu'une espérance dont la mèche fume encore.

L'affrontement dialectique réconcilie: c'est le propos des psychanalystes. Pourquoi pas, -s'il se fait avec la pudeur de la tendresse et le respect du mystère?

Dans l'univers étroit et complexe, dans le cosmos préfabriqué ou réinventé de mon enfance, Dieu, seigneur familier, qui surveillait les lits et les carrefours, était intéressé aux marais salants et à la bouse, aux vendanges et aux luzernes, puisqu'on le promenait sur une pancarte par la campagne, en lui adressant des cantiques, au temps des Rogations... Parmi les fleurs nouvelles, les nids, les cris de joie des alouettes et les mystérieux gémissements des vanneaux...

A cet âge, nul besoin de processions pour sacraliser le monde.

Dans la construction de notre perception et de notre imaginaire, dans les premiers émois de nos sens et de nos rêves, dans les effluves d'algues et le silencieux frémissement des anguilles, les dieux (on n'est pas monothéiste à dix ans) étaient le fil d'Ariane qui nous aurait permis de sortir d'un monde dont nous ignorions alors qu'il était un labyrinthe..

"Jurer", c'est avoir besoin de retrouver ce fil. C'est l'enfance, oubliée ou dévaluée, qui soudain resurgit.

Blasphème: dérèglement de la raison ...
Retour à la magie du premier âge. Besoin puéril de rejeter sur un autre le mal qui nous arrive.

Le mystère, contrepoison de la colère.

*

Toi, Gagi, modeste et sage, tu ne tombais jamais en d'aussi vulgaires égarements !

Se distinguaient évidemment le devoir et le goût mais tu pouvais être fatiguée sans être abattue et la satisfaction d'avoir mené à bien une tâche indispensable était plus grande que celle d'avoir pu l'éviter.

Je t'ai aimée pour t'avoir d'abord admirée...

Je ne t'ai jamais entendue ni blasphémer ni maudire. Tu révérais sans excès, sans recours prétentieux au surnaturel. Tu raisonnais sagement, comme on fait le ménage -- avec application et émotion.

Tu aimais avec ferveur et discernement.

Tu étais sans pareille.

**Pareille? Pareille à qui ?
Vraiment, on se le demande
Nul, bien qu'elle s'en défende,
N'était semblable à Gagi .**

**Il est des blancs différents,
Des bleus, des rouges, des jaunes,
Dans la flore et dans la faune.
Ils sont, j'en conviens, parents.**

**D'où vient que telle couleur
Vous étonne et vous envoûte
Et que change votre route
Pour la teinte d'une fleur ?**

**Destin, direz-vous ! Destin...
A moins d'en faire une histoire
Et de consentir à croire
En quelque dieu clandestin ...**

.

Le temps nous
 promettait la lune!
 De quoi rêver d'éternité
 Et, tantôt l'autre, tantôt
 l'une,
 Aimer toutes les vérités !

.c.Echo à Grenade

Mais voilà, sans
 vergogne aucune,
 Qu'aboie, aux échos de
 l'été,
 Un chien, dans l'extrême
 infortune,

Comme s'il avait sangloté,

Egaré d'avoir trop rêvé,
 Peut-être était-ce un chien trouvé
 Enchaîné par un maître avare ...

Ses cris nous ont embarrassés:
 Les étoiles n'ont plus dansé...
 Soudain le monde fut barbare.

5 mars

Je n'ai pas fait de gâteau aux noisettes,-le seul que je croyais savoir réussir(mais tu veillais discrètement,comme distraitement sur sa préparation pour que je puisse être fier de mon savoir-faire)

La journée a été longue.Tu étais là -mais absente.

Toi présente,ce jour où tu aurais compté 77 ans,aurais-je pu le vivre en dissimulant mon anxiété?

Quand Dieu vivait encore,il était bon de se croire important au regard du Tout-puissant.Et immortel,grâce à l'Eternel.J'ai toujours,trop lâchement,pris la vie au tragique et,sans oublier les jours qui comptent,calculé le nombre de ceux qui passent.Mais rien jadis n'était irréversible;rien ne semblait menacé de finir.

Toi, tu goûtais l'instant pleinement.Dans un ciel même à demi serein, tu ne craignais pas l'ouragan Trop léger sans doute,je m'envolais vite;ta force,à toi,c'était de rester sur terre, d'aller à pied,-pour mieux voir.

77 ans,c'est ce qu'aurait dit ton acte de naissance.Il aurait menti:tu étais depuis toujours et pour toujours,la même!

*

Chaque. jour est un anniversaire.

Affronter le néant c'est d'abord se méfier des vertiges.

Gagi,nous avons eu vingt ans.pendant presque cinquante ans.Que nous importe qu'on nous croie! L'âge est un état d'âme,plus vrai que l'état-civil.

Munich,I951! Ce fut pour nous l'an de grâce.

Je ne sais pas si je peux t'aimer plus...qu'avant;je t'aime comme toujours.

Tous les comptes en ce domaine sont dérisoires.Toute mesure,démésure.Comparer serait contaminer.Ishta,Anat,Isis,Aphrodite?Divine?Non:humaine.Tu étais merveilleusement,humaine,admirable jusque dans tes imperfections.

Tantôt élégie et tantôt cantate,l'amour peut n'être qu'un chuchotis;il demeure un épithalame.

Tu as été, tu es Gagi.

Ce fut entre nous un pacte muet que rien n'abroge.

Rien d'une hypnose et bien plus qu'un rêve.

Un enchantement exempt de tout sortilège.

Le sel des heures se dilue
Dans l'eau tranquille du
chagrin ...
Est-ce le destin qui salue ?
Va-t'il bientôt passer, le train ...
?

.c.Chagrin

J'ai mené l'existence élue
Des sens heureux, des coeurs
sereins :
J'avais les récoltes voulues
A peine était semé le grain !

S'annonce le marchand de
sable

Pour le sommeil si haïssable
Qui nous ferme à jamais les yeux .

Puissé-je garder sur mes lèvres
Le goût de ton amour sans fièvre
Qui fit les jours si merveilleux ...

pour Gagi

.c.Tu n'es pas là !

**Je ne puis qu'évoquer les
beaux jours d'autrefois
Quand nous étions tous deux en
si parfaite entente,
Même espoir,même élan,même
amour,même foi,
Tous deux sages,-qu'un rien
illumine et contente !**

**J'aime te regarder,j'aime
entendre ta voix:
De mon âme,tu sais apaiser la
tourmente...
Je te parle... Tu vas et viens...Et**

**je te vois
Ma compagne,ma femme,- épouse,mère,amante .**

**Sans cesse, tout le jour,c'est de toi que je rêve
C'est à toi que je pense et pense encor,-sans trêve
Et par moment le ciel retrouve son éclat...**

**Cependant chaque fois que la nuit me réveille
Et que je sors d'un rêve où chacun s'émerveille,
Il faut m'y résigner : Gagi,tu n'es pas là ...**

Ancêtres

Ton père était architecte, fils d'architecte, et colonel pendant la guerre. Le mien était un homme de la terre, d'une lignée de paysans et n'accepta l'uniforme de dragon, sans se vouloir même caporal, que pour rester dans la compagnie des chevaux. Il ne construisait pas de palaces mais imaginait et créait des paysages en gérant sa terre, ses arbres et ses moissons

Ta mère, allemande, connaissait toutes les nuances du français et de l'anglais, qu'elle enseignait avec amour. La mienne n'ignorait rien des subtiles sonorités de son patois dont elle pouvait faire un langage universel.

Bien différentes, apparemment, ces deux familles!

Bien proches cependant. Qui se retrouvaient dans les mêmes valeurs: simplicité, curiosité, bienveillance, courage ...

Elles nous ont unis.

*

Il fut un temps où les "ancêtres" étaient rares. N'en possédaient vraiment que les princes, ce qui leur permettait d'être, à l'occasion, vulgaires.

Inconscience ou bouffissure, il n'y a plus guère que leurs valets qui tiennent aux titres de leurs maîtres. Ou encore ces nouveaux riches, pas tous ces faux noblaillons, qui, en s'achetant un château, ajoutent, à leur nom, celui de la baronnie: on devient ainsi Jan-Noël Moutarde d'Armor ou Valéry Lascard des Festins. Ridicule mais inoffensif...

Ancêtres. Le sens avait disparu sous l'appellation. Il arrive que des mots deviennent de faux-témoins !

Retrouver son "arbre" généalogique est à la mode. Et pas seulement chez la domesticité culturelle des temps anciens.

Des cousins curieux et bien intentionnés nous avaient fourni les nôtres: des arbustes, à vrai dire. Le mien, moins fourni que le tien... Les ascendants, on y pensait, dans ta famille avec humour et respect, sans aucun esprit de clan. Ma mère à moi, tout en étant très attachée au pieux souvenir des disparus, se réjouissait ou s'inquiétait d'abord des bonheurs et des attentes des vivants. Quant à mon père, plus que ses lointaines origines, l'intéressait le pedigree de ses chevaux !

Il fut un temps où des libertaires ("organisés") récupéraient dans les églises et les châteaux, tous rires et risques mêlés, ce que les officiels propriétaires avaient jadis volé.... Mon père possédait sa terre: il n'avait nul besoin de piller son titre déférent et familial. Il était "Jacques-Henri de la Maladrie". On pensait, chez nous, avec Brecht, que la terre n'appartient vraiment qu'à celui qui la travaille. Appartenance valait réciprocité: là était la vraie noblesse, qui n'avait que faire de blason. Les armoiries, c'était la belle tenue des veaux et la qualité des petits pois.

"Ancêtres", le mot qui d'abord ne désignait que nos antécédents a des connotations prétentieuses. Et comiques. Dans notre patois, on ne parlait que de "ceux d'avant", "dans le temps"...

Donc, à ceux de notre sang qui nous ont précédés, nous devons beaucoup de ce que nous sommes: nos goûts, nos répugnances et nos attirances, nos soumissions et nos révoltes...

Beaucoup mais pas tout. Quand nous avons vu le jour, nous n'étions ni terminés ni vraiment déterminés.

Comme on dit au tribunal, nous avons des antécédents. Bons ou mauvais. Nous sommes sans doute un mélange de saints et de chenapans, de héros et de pleutres, remarquables ou quelconques, tendres ou cruels, penseurs silencieux ou infatigables bavards. Dans ce fouillis du parentage, notre liberté, fort limitée, fut, selon les hasards de l'existence, de nous libérer du pire, -eu égard aux éclairages de notre esprit et aux forces de notre volonté... Le hasard n'y fut pas pour rien. Aussi bien ne devons-nous ni trop nous aimer ni trop nous haïr.. Mais nous frustrer de nos mérites personnels serait aussi absurde que nous acquitter trop aisément de nos propres fautes.

Nos parents étaient eux-mêmes le produit de gènes trafiqués, frelatés, -qu'ils n'avaient pas choisis.

Nous savions tous deux, pas toujours conscients de nos mutations, que nous leur devons le meilleur de ce qu'ensemble nous pouvions devenir ... puis, à notre tour, -avec nos propos sincères et notre rhétorique périmée-, tenter de transmettre.

Nous aussi, comptables, -dans notre mesure, -du meilleur et du pire-en dehors des enclos métaphysiques, et au-delà des références identitaires, nous sommes des ancêtres...

Bon courage et bonne chance à nos petits enfants!

Et à ceux qui s'ensuivront .

Soie et bure

Guerre et trêve,
Peine et rêve,
Larmes brèves...
Ors jetés.

Frêle archange
Qui mélange
Gangue et fange...
Liberté.

On abhorre,
On adore,
On décore...
Dignités...

Une image,
Un mirage?
Un message?
Cécité !

On évoque,
On invoque,
On se moque:
Impiété!

Veille obscure
Terre impure...
Soie et bure:
Vanités...

Anathèmes ?
Stratagèmes?

Moi, Je t'aime!

Le Temps des dieux

Chaque homme porte en soi plusieurs temples;ils sont à la mesure des dieux qu'il y cherche,qu'il y trouve ou qu'il y installe.

Quelquefois somptueux,ou délabrés,intacts ou ruinés,saints ou profanés,modestes ou extravagants,-et changeants comme le regard qu'on y porte.

Toujours sacrés.et,par nature,secrets.

J'ai grandi au milieu des divinités païennes dans un monde pénétré de religions où l'exécration n'était que l'autre face d'une consécration et le sacré moins terrible que familier .Où les diables mêmes,-dangereux sûrement mais aussi complices et moins méchants que marrants-se relayaient pour nous mettre à l'abri du dieu lointain et sévère dont parlait le catéchisme.

Par quelle aberration,je me le demande,prétendait-on nous faire aimer un être qu'on nous présentait comme impitoyable! Un "être"? Existait-il seulement?Peut-être qu'il n'existe pas,epérons-nous.Tout bas.

Pendant la procession de la Fête-Dieu,quand le prêtre le promenait sous le dais,peut-être s'échappait-il au milieu des marguerites,des lis et des roses qu'on semait sur le chemin Invisible,souriant,bonhomme,reconnaissant,-pour une fois décontracté...Peut-être...Mais il redevenait vite ce qu'on l'avait imaginé:terrible et plaintif,vengeur et passif,ombrageux et distrait,-incontrôlable .

L'enfance a besoin de merveilleux,de magie,de féerie,de fantômes et-si l'on reconnaît qu'elle n'est pas forcément démoniaque ni uniquement affaire de femmes,-même de sorcellerie..

Ce qui jusqu'alors avait semblé banal dans le quotidien apparaît soudainement étrange: l'oiseau de nuit se transforme en étoile, le chat noir qui surgit ne nous fait pas frémir car il nous veut du bien. Dans la ferme, le diable ne prend jamais la forme d'un bouc, il risquerait gros. Le singe fumant la pipe, aurait fait rire et je n'aurais été qu'à moitié surpris de voir dans nos grands prés, Isis, bienveillante, assise entre les cornes d'un taureau. Pas plus que si j'avais rencontré Dyonisos allongé sous les pampres des vignes...

On nous parlait du "Dieu Vivant"? Comme si les autres n'existaient pas! Comme si le langage "théologique" n'était pas tout bonnement adapté à la problématique paresseuse du lieu et du moment.

Mais nous les voyions, ces dieux-là, sourire dans le regard des filles, respirer dans la brise qui sentait le sel et le foin, pleurer dans les yeux des bars que nous avions pêchés, chanter dans le gazouillis des nids ou le ramage des pigeons, blâmer, tout en demeurant complices, quand nous nous glissions dans un champ de fraises qui n'était pas à nous, se moquer de nos peurs, s'apitoyer sur nos ridicules partager nos désirs et calmer nos colères. C'était de bons dieux mystérieux sur mesure et imparfaits autant qu'il le fallait.

L'adolescence est le temps où par nature les fleurs sont des psychotropes, tantôt calmants tantôt stimulants. On y cherche et on y trouve les secrets qu'on attend.

Un dieu unique? Plein de lui-même- par définition! Tyrannique et brutal! Nous l'avons quitté, non par envie de le contredire, mais par besoin d'en adorer d'autres..

L'univers, ce nouveau paradis, était peuplé de divinités

On penserait volontiers que les petits campagnards sont bourrés de complexes devant les enfants des villes, plus soignés et mieux disants. Il se peut.

Mais il en est aussi qui sont conscients de posséder un royaume. S'il en est encore ainsi, c'est le privilège de ceux chez qui les "idoles" n'ont pas remplacé les dieux....

Diane, nous l'imaginions, un croissant de lune dans les cheveux, l'arc et les flèches dans la main, courant avec ses chiens (qui avaient l'allure et le nom des nôtres, Tom, Fidèle, Azor, Gitane) à travers les blés et les vignes quand bien même la chasse n'était pas ouverte. D'elle, nous attendions qu'elle nous apprenne le langage des serpents:...

Car les prêtres qui au collège nous enseignaient, avec le latin et le grec, de vieilles mythologies, y croyaient presque autant que nous: c'était bien plus beau, donc plus vrai, que le catéchisme!

Et que dire de Dionysos, dieu de l'ivresse (le vin du pays atteignait à peine dix degrés mais il avait un si bon "goût de fruit" que nul ne refusait jamais un verre...ou deux !) Dionysos, materné dans la cuisse de Jupiter!

Et de Cybèle (si belle!)!

Mystérieuse, effrayante et séduisante dont nous apprenions, en traduisant Lucien, que le candidat à son sacerdoce devait "rejeter ses habits, se saisir d'un poignard, se châtrer lui-même au milieu de l'assemblée, courir dans les rues en portant dans les mains ce qu'il s'était coupé et le jeter dans une maison qui alors lui fournirait des habits féminins; puis se maquiller et se comporter comme une femme tout au long de sa vie" ...Ce statut d'androgynie faisait sourire jaune notre savant professeur alors enveloppé lui-même dans une robe surannée. Cette histoire aurait dû suffire à calmer ceux qui rêveusement pensaient alors au séminaire.. Mais tout un chacun secrète ses propres fantasmes. Il les subit ou les conteste et ne s'en délivre pas sans mal.

Dans la dune,les pins nous parlaient;les fleurs nous regardaient;les animaux nous aimaient.Et les filles,encore impubères,étaient toutes belles.C'était le temps où toute passion était légitime,toute infidélité,confuse,toutes amours innocentes .

.Tu étais bien présente,Gagi.C'était toi seule que j'attendais .Mais je n'en savais rien!

Nous fabriquions notre or avec des images:c'était notre alchimie à nous,inaltérable et secrète.

C'était,-quand l'infini des rêves se passait de définition et qu'on trouvait la réalité moins dans les doctrines savantes que dans les demi-vérités de l'imagination-.le temps des dieux

Vint le temps où je n'en choisis qu'un.

Ce n'était pas le bon.

Un pari d'éternité

J'en conviens, j'ai mes autels,
Mes dais et mes oratoires
Je n'en peux mais, - je suis tel
Que m'a construit mon Histoire.

Est-il des dieux immortels?
Est-ce un mal redhibitoire
Qu'un vieux rêve d'éternel
Vous laisse tenté d'y croire ?

Il n'est pas vrai que l'on meure
Tant que simplement demeure,
Le bonheur d'avoir été.

Donc, sans vergogne et sans gnose,
Dès que j'y pense, s'impose
Un pari d'éternité!

..Sur l'étagère

Le petit pot de grès, bleu
 nuit, sur l'étagère,
 Me fait le même effet sitôt
 que je le vois...
 Non, n'allez surtout pas
 croire que j'exagère !
 C'est bien le même effet,
 sans faute, chaque fois !

Le pâté n'était pas celui
 que l'on digère...
 Je l'avoue, on s'était pourtant
 léché les doigts

Puisqu'il accompagnait, confiante et légère,
 Une petite chienne au souriant émoi .

Le petit pot de grès, bleu nuit, dans l'ombre luit .
 Il semble, aux souvenirs anciens, pleurer sans bruit :
 Elle n'appelle plus ni ne gratte à la porte !

Trop tard pour écarter d'elle quelque danger ...
 Mais il veut, sans que rien n'y puisse rien changer,
 Nous rappeler Gaïa, petite chienne morte .

Secrets partagés

Il se peut qu'on abjure comme on adjure et que la révolte soit une sorte d'adoration frustrée.

Les théologies, souvent punisseuses, les sociologies naturellement bavardes, les philosophies délibérément ambiguës nous livrent des mots exsangues, abstraits, irréels, ou mensongers.

Comme la vraie sensualité est toujours innocente, l'amour n'a pas besoin de se montrer exubérant. Ni ressassement de regrets figuratifs ni envoûtement de projets impossibles,

Les mots ont souvent moins de sens que les rituels.

Quand nous étions ensemble, à table, dans le jardin, la nuit, le jour, en promenade, en vacances, il y avait tout ce que nous ne disions pas par pudeur...

Tout ce que nous taisions par prudence, car les mots, souvent, sont inadéquats et trahissent les sentiments en se faisant l'écho d'émotions inconsciemment truquées...

Tout ce qu'il n'était pas nécessaire de dire parce que c'était "entendu" sans être exprimé. et que rien n'est plus vrai. que ce qu'on n'a pas besoin de manifester.

Les beaux, les riches, les profonds silences !

Relevaient-ils d'une sorte de rituel? Sûrement pas. Trop de rites se dégradent en ritournelles, se figent dans des pratiques dépourvues de leur sens originel, ne disent plus rien à personne - s'ils leur ont jamais parlé... Les vrais rites s'accommodent mal des cérémoniaux. Ils restent secrets parfois pour ceux-là mêmes qui les pratiquent et sans prescriptions intangibles. Secrets et cependant déclarés quand le bonheur ou la peine peuvent se partager.

Les plus beaux des silences ont aussi, au moment voulu, le besoin de s'ouvrir sur des paroles ou des gestes, ou de simples regards...

L'heureux temps, Gagi, où nous pouvions parler et nous taire ensemble! Où la confiance et le silence demeuraient des secrets partagés!

Maintenant j'ai beau faire.

J'entends des mots, mais ils viennent de loin. Et le silence, il arrive qu'il me tourmente...

Pour ce haut fait ?

Un trou dans la terre...L'oubli...
Ce ne sont que fosses communes.
N'est plus ici d'ordre établi
Quoi que proclame la fortune.

C'est ici le dernier repli.
Sous le soleil ou sous la lune,
Déposés dans l'ultime lit
Que nul cauchemar n'importune

Ils n'ont pas d'âge,quoi qu'on dise...
Des mêmes vers,la friandise,
Ce sera vous et moi,Monsieur.

La prière,par trop facile,
Qu'ose faire encor l'imbécile:
"Ils sont sous le regard de Dieu!"

"Cimetière,champ du repos"
Dit une bonne âme,têtue.
Puisqu'on y perd l'os et la peau;
Il est sûr qu'on s'y habitue...

Nous rendant jambes et sabots,
Simple jeu,sans qu'il s'évertue
Dieu nous sortirait du tombeau ?
C'est pour cet exploit qu'il nous tue ?

Qui peut croire pareil message
Face à tant de morts bien-aimés ?
Un tel discours n'est pas d'un sage:
Il saurait que c'est blasphémer!

Mésalliance

Je crains qu'avec moi tu n'aies pu être heureuse qu'à demi. Je crains...mais ne regrette rien !

Habile de tes mains, et artiste, tu aurais dû épouser un luthier ou un peintre.

Musicienne, un compositeur ou, à tout le moins, un organiste.

Linguiste, un universitaire.

Distinguée, un homme du monde.

Belle fille, un beau garçon.

De tout cela, je n'étais rien. Le hasard a fait que pourtant ce fut moi...

Tu avais de l'attirance pour la simplicité des campagnes alors que, né au milieu des étables et près des choux, je n'étais pas un vrai paysan et je ne sentais peut-être plus le fumier... Pour la couture, la cuisine, la peinture, ou pour n'importe quel bricolage, tu avais toujours la main habile et inventive. J'étais maladroit, quel que soit l'outil: fourche ou fraiseuse. Expert en mon patois, mais pas fichu de m'exprimer dans une autre langue vivante. Plus proche, ("a longe") de Brassens que de Mozart.

Le rêve m'avait, en quelques occasions donné du courage, touchant certes mais parfois insensé. J'étais facilement buté, c'est à dire compliqué sans complexes. Solide en apparence mais en réalité incertain et fragile...

Révolté par instinct,croyant sans dieu,quand toi,par raison et par penchant,par modestie surtout,tu pouvais, sans faiblesse,t'accommoder du mystère.

Avec quelqu'un de ta classe(il ne s'agit pas de niveau social,que tu pouvais généreusement transcender)tu aurais pu t'épanouir et jouir pleinement de tes dons.Moi,je t'ai innocemment enfermée dans une petite existence.

Tu m'as rendu heureux! Bien plus que ne l'avais jamais espéré .

Mais toi,Gagi ?Qu'ai-je fait de toi ?

Merci!

Pardon!

*

-Arrête! Qu'il est bête!

Amusés mais sévères,c'est ce que tes yeux viennent de me dire...?

Je crois bien que je suis d'accord avec toi,comme de coutume!

Lui

Il est né près d'une fontaine,
Mais attiré par les déserts
Il courut les terres lointaines
Sans boire à tous les puits offerts .

Dans la sagesse ou dans les arts,
Quelles qu'en semblent les errances,
Si l'on n'excepte l'occurrence,
Il veut bien parler de hasard

Son oeuvre n'est pas immortelle
Ni, pas plus que lui, sans défaut
Mais du moins sa musique est telle
Que jamais rien n'y sonne faux
.

Il aime qu'on parle raison
Mais accorde crédit aux mythes ;
Il se refuse aux oraisons
Mais n'a rien contre les ermites !

Il a rencontré le bonheur
Mais sans avoir ouvert boutique
Entre l'opprobre ou les honneurs
Et la satire ou le cantique.

Il aime ... Il aime sans emphase.
Rien à voir avec les coeurs secs
Qui font carrière avec des phrases
En adorant du bout du bec !

Il n'a rien contre le mensonge
Sauf si vous l'appellez devoir,
Et ne récuse que les songes
Qui se prennent pour des savoirs .

Les mots qu'il dit ne sont gâchés
Par nulle sorte d'insolence ;
S'il parle, c'est sans se cacher
Derrière un mensonger silence .

Il se plaît aux tendres romances
Où le pauvre est enfin nanti
Mais sans suivre leurs transhumances
En quête de cieux engloutis.

Il tient le rêve pour un crime
S'il est sourd à toute rumeur;
Il n'est pas de dieu qui nous brime,
Il n'est pas de ciel si l'on meurt !

...Il avait tout; il n'est plus rien:
Il est mort sitôt qu'elle est morte...
Ne cherchez pas, hommes de bien,
Les mots menteurs qui réconfortent !

Il n'est plus rien : il avait tout
Le bonheur a passé la porte,
Mais le chagrin d'un amour fou
Il n'est pas de vent qui l'emporte.

Bagages

Bon gré, mal gré, dans ses bagages,
Chacun, même s'il s'en défend,
Emporte, quel que soit son âge,
Avec soi, ses rêves d'enfant.

Dans mon âme pleine d'images
Tant de souvenirs excitants
Demeurent en fin de voyage !
Mais où sont les plages d'antan?

Nul n'en requiert un héritage.
Nul près de moi qui le partage
Ce passé grave et séduisant...

Ne dites pas que c'est dommage
Que je leur rende encor hommage,
Dépassés quatre vingt deux ans .

Pourtant ma plus belle aventure,
Après mes rêves immatures
Et les rumeurs de mon patois,

Avenir qui venait de naître,
Qui serait un jour tout mon être,
Ce fut toi, Gagi...Ce fut toi!

Fortuits?

Vivons-nous dans un monde où rien ne serait fortuit, où nous ne serions que le résultat d'un dosage d'hormones préétabli?

On dit qu'il y a cent milliards de neurones dans un cerveau d'homme. Pas étonnant que le moindre souvenir heureux puisse être dévastateur." Gagi était là quand... Ce tableau nous l'avions contemplé ensemble... Elle a si bien soigné Lancelot quand il s'était blessé à la patte... Elle aimait bien le thé au petit déjeuner... Cet oeuf à la coque, le dimanche, c'était un rite... Etc... Etc..." Les souvenirs peuvent être des mines anti-personnel. Entre bonheur et chagrin, on patauge dans la confusion. Pourquoi vouloir rationaliser ce qui n'est qu'instinct. Il faut dépénaliser le chagrin. Non pas l'aimer- l'assumer.. Tâcher même d'en faire un force... Voeu pieux!

Il m'est difficile d'admettre que notre "âme" n'est jamais rien d'autre qu'une sorte de logiciel.

Telle est notre condition que nous n'en savons pas le comment et moins encore le pourquoi. Même pas un conditionnement, qui supposerait une destinée.. Seulement une circonstance

.. Dur, de s'en tenir à cette idée. De s'accepter comme un néant. Personnel ? Mais pour peu de temps. Et si peu singulier. Rien n'est aussi révélateur que "le juste milieu". Qui peut accepter lucidement de n'être qu'un duplicata.

Ces contes que dans notre enfance, nous avons réclamés, accueillis... Que, l'âge venant, nous avons parfois refusés... Puis peut-être ensuite, plus ou moins confusément, ré-élaborés pour notre propre usage... Si utiles et si intégrés qu'ils en sont devenus nécessaires sinon inébranlables...

Qui ne se construit pas sa religion (son lien au monde) avec ses propres mythes, sans cesse réécrits ou désespérément imaginés ? Pour aboutir à quoi ? A anéantir le néant ? L'amour, heureusement, en nous faisant à la fois libres et dépendants, nous offre d'exister.

C'est la solitude qui détruit. .

Naufrages

Ma vie est emportée ainsi qu'un vieux navire,
Sur les flots menaçants d'horizons incertains
Dont nul ne se chagrine au moment qu'il chavire...
Ma vie,...emplie encor de mes rêves lointains !

J'ai goûté le meilleur sans endurer le pire;
Je n'ai pas navigué sous des astres éteints.
Je fus heureux, bien plus que ce que j'en peux dire:
C'est grâce çà toi, Gagi, que j'eus ce beau destin !

Qu'existe (mais j'en doute) un dieu qui pense à nous,
Je le remercierai, de grand coeur, à genoux:
Nous furent épargnés la tempête et l'orage...

Mais si, pendant longtemps, par le large grisés,
Nous avons navigué, sans nous être brisés,
Etait-ce uniquement pour l'ultime naufrage ?

pour Jean et Thérèse

31 03

-Bonjour! Vous n'avez aucun nouveau message

La voix se veut bienveillante: vous êtes un client, presque un intime puisqu'on vous transmet parfois des secrets. Rassurante: sait-on jamais la tuile qui peut tomber? Consolatrice: vous espérez; rien n'est venu... Neutre, car il ne faut pas toucher la plaie qui saigne.

La voix que vous attendez, vous savez bien que vous ne l'entendrez plus!

Apparences: il y a toujours un expéditeur et un destinataire, -toi ou moi... Le message ne passe pas par le téléphone mais il a un contenu dont nous connaissons le chiffre.

Une correspondance

Ce n'est pas ce que je te fais dire! Le message vient de ce que j'ai retenu de toi, qui fut peut-être parfois secret et qui maintenant se révèle. Il est joie et souffrance, apaisement et déchirure; espoir et désespoir, parole et silence, mémoire et présence. Un oui qui fut oublié, un non qu'il fallait taire...

C'est un dialogue que je ne cesse de poursuivre, -avec tes réponses, toujours vivantes, bienveillantes et clairvoyantes, paisibles et chaleureuses que je connais, aux vraies questions que tu sais.

"Vous n'avez aucun message"

Que si !

Je voudrais seulement qu'il soit encore plus fort et surtout qu'on en revienne à celui... d'avant!

Je n'entends que ce que tu me dis...

Sagesse; message improbable. Mais il y en a des moins nécessaires. Et le chagrin lui-même peut tenir aussi du bonheur.

Il nous manque

L'enfant, à sa naissance, est un grain qui s'exhume:
 Sa chance- ou son malheur- demeure en son terreau.
 L'avenir, c'est d'abord un passé qu'il assume;
 On naît pinson, renard, fanfaron ou héros...

On naît aveugle, face à l'aube qui s'allume,
 Ou condamné, déjà derrière des barreaux;
 On naît pour l'amitié, la joie ou l'amertume,
 Féroce ou généreux, innocent ou bourreau...

Dieu? Qui peut croire encor vivre devant sa face?
 Il est si loin, -s'il est !- que jamais quoi qu'on fasse,
 On n'est même un instant de son éternité...

Un dieu qui se plairait à nous chercher des puces?
 Exigeant, oh Jahvé!, qu'on taille son prépuce ?
 Comment pouvoir fêter pareille déité ?

Il est des dieux qui sont de médiocres idoles;
 Des prêtres agités comme des vierges folles;
 Il est de sots clochers et d'indignes autels .

Il en est de malins qui siègent à la banque...
 Il en est... Mais un Seul devrait être! Il nous manque,
 Celui-là qui rendrait notre amour immortel .

Chaos ?

Vouloir en finir ou tout recommencer...
 Pouvoir ou ne pouvoir vivre ou mourir...Ni rire, ni
 pleurer...L'abattement ou l'extase..L'apparence ou la
 réalité...L'infini des possibles et des nécessités...

Variables multiples:tel serait le principe du
 Chaos? Optimiste ou pessimiste en diable,c'est selon.

Notre vie n'est-elle qu'une suite de hasards
 incontrôlables?

Je ne puis m'y résoudre.

C'est sans doute que demeure accrochée en
 ma dérisoire cervelle,cette idée tellement imbécile
 mais si agréable,qu'il existe un dieu qui nous a créés et
 qui nous aime .

Je ne puis le croire et il m'est impossible de
 le nier absolument..

A cause de toi,Gagi.

Seul un être parfait pouvait te concevoir!
 Seul un bon dieu pouvait me faire un tel don!

Mais pourquoi nous reprendre ce qu'il nous
 a donné ?

A la ligne

Pour faire un poème, il suffit,
Dites-vous, d'aller à la ligne...
"A la ligne" voilà le signe
Qui relève d'un vrai défi !

Vous écrivez n'importe quoi...
Périmé de dire; "Je t'aime"
Dérisoire, un tel stratagème:
Laissez la flèche en son carquois.

Sans acception et sans propos,
Allez à la ligne, vous dis-je.
Devant ce surprenant prodige,
On vous trouvera sans défaut !

Diront ces modernes farauds:
"Le rythme et la rime ? Foutaises !
Elles ne sont rien que prothèses
Pour débiles poétereaux "

"Le vrai poète, s'il écrit,
Ce n'est pas qu'il ait rien à dire...
Il veut seulement qu'on admire
Ce qu'il dit sans l'avoir compris ".

S'agirait-il de dons subtils
Ou de quelque fèvre maligne ?
Laissons-les aller à la ligne,
Alambiqués et volatils !

Ces grands poètes pour gogos,
Abandonnés à leurs délires,
Faites-vous le bonheur de lire
Notre bon vieux Victor Hugo!

*

Moi, pour te dire mon amour,
Avec des mots toujours les mêmes
Je ne te ferai des poèmes,
Qu'à la façon des anciens jours .

Des vers naïfs de troubadour .

Resurrexit (Pâques 2004)

Resurrexit!.On rougit,amu confus,mais pas si mécontent de l'avoir jadis chanté.

Que de fables,instillées dès l'enfance, bien ou mal entendues par la suite,-et que toute un vie ne suffit pas toujours à effacer...

La rumeur.Les bobards ont la vie dure,surtout s'ils promettent ce qu'on attend.

En réalité,on ne manque jamais,à aucune époque et moins en celle-ci qu'en toute autre,de "fils de Dieu",c'est à dire des illuminés sombres ou lumineux...L'un d'eux,réel ou rêvé a été instrumentalisé:on en a fait *le* christ.Plus tard:*le Christ, le Fils de Dieu, et Dieu* lui-même.Il était ressuscité.Il allait donc nous ressusciter.

Croire qu'un Dieu ressuscite ne pose pas de problème puisqu'il est par définition tout-puissant...Encore faut-il admettre qu'il puisse mourir...Mais si c'est pour nous faire revivre nous-mêmes après notre dernier souffle,c'est trop beau pour n'être pas crédible.

On récitera donc le credo qui proclame la résurrection de la chair! Une chair inerte ?Qui ignore toute sensualité? Sans libido ni tentation? Glorifiée,est-ce à dire frigorifiée?

Un être tout-puissant,dont on nous assure qu'il est notre père,laisse impitoyablement faiblir voire s'anéantir notre intelligence,faillir notre sensibilité,s'effacer notre mémoire,se relâcher nos muscles,se flétrir notre peau,pourrir notre chair et devenir cendre nos os- pour nous refaire à neuf et heureux durant...l'éternité ? Diable !

Ingurgiter (régurgiter) des billevesées de cet acabit s'explique seulement par l'innocence, l'imposture ou le désespoir. Elle est si cruelle, la perspective du néant qu'on est prêt à consentir à tout pour espérer. Et cependant, pour le Ieshua de l'évangile, tout s'est terminé avec le supplice. Il n'est pas de miracles qui tiennent: on tue les prophètes si le Royaume annoncé ne vient pas assez tôt!

C'est après sa mort qu'on l'a vendu. Ressuscité d'entre les morts? Hélas non. Et nous non plus..

Vivre, -et mourir -debout-, ce n'est déjà pas mal, sans nous inquiéter à l'excès de notre dernière ...incarnation..

Naïvement surpris,
 innocemment complices,
 (La pomme, ce n'était qu'un
 petit incident !)
 Ils étaient sans regrets, sans
 remords, sans malice...
 Tout pleins de rêves purs et
 de désirs ardents.

.Adam et Eve

Hélas, Dieu les zyeutait
 derrière les coulisses
 Tout rouge de fureur, il leur
 montra les dents
 Sitôt fut verrouillé le Jardin

des délices !

Eve avait des vapeurs , tout rouge était Adam...

Ils voulaient se donner un air de circonstance
 Mais sans imaginer leur prochaine existence :
 Aucun d'eux ne savait trop où mettre les pieds ...

Même pas une poche où glisser leurs papiers!
 Ils auraient bien voulu questionner la vipère,
 Mais vite elle s'était tirée ! Et Dieu le père...

*

J'en sais qui sont partis de leur propre gouverne
 D'un paradis vraiment par trop artificiel.
 Dans la nuit se guidant à leur propre lanterne
 Ensemble ils ont gagné le véritable ciel .

Noces

Jadis on célébrait gaillardement les noces,
Et l'on guettait l'effet de la première nuit.
Bien pourvu de bons mots, fraternels et féroces
Malicieux et banals, et moins crus que recuits.

C'était faire la fête à des amours précoces
Ou vieux que n'avait pu jamais tacher l'ennui!
On savait, si menace ou la plaie ou la bosse,
Que chacun a son ombre et sa lumière en lui ...

Mais si l'on pressentait le meilleur et le pire
On n'aurait pas quitté l'autre pour un empire:
L'amour: tout à la fois la lumière et le feu ...

La fête de jadis n'est plus qu'histoire ancienne.
Son époque, un chacun, comme il peut, la fait sienne
Ce qui jadis était un vœu n'est-il qu'un jeu ?

La noce avait pourtant l'éclat de l'éphémère...
Mais si l'on ne va plus devant Monsieur le Maire,
Ceux qui s'aiment vraiment ont leurs témoins secrets.

L'autel ne peut servir à rien qu'au sacrifice:
Ceux qui s'aiment vraiment n'ont pas besoin d'office,
Puisque, sans carillon, chaque instant est sacré.

Pour nous, Gagi, les dieux dont on sait qu'ils s'activent
Parfois, (en travaillant en coopérative?)
Auront produit du bon travail... Pour une fois ...

Ils avaient convenu sans peine d'un modèle:
Un être intelligent et beau, libre et fidèle...
Et cette femme, nom des dieux, c'était pour moi !

Assurance "tous-risques"

Assurance tous-risques:celle, malgré les boniments des vendeurs, qu'on ne peut jamais contracter.

La seule, et qui n'est pas sans périls heureusement ("Qui ne risque rien n'est rien" on l'a rappelé) c'est la révélation, jamais parfaite, d'un amour vrai, avec ses rites, ses découvertes, ses axiomes et ses fantasmes, ses rythmes et sa durée.

Quand je t'ai connue, Gagi, (reconnue) la brûlure des échecs ne m'avait pas épargné: j'ai pu savourer ma nouvelle plénitude.

En Juillet 1952, nous nous sommes retrouvés à Munich; nous n'avions qu'un "assurance", celle de nous aimer.

Tu quittais un poste agréable de professeur à Freising, qui aurait assuré ton avenir. Pour aller où ? A Paris, où n'était en vue qu'une chambre de bonne... Avec qui? Quelqu'un aux mains lourdes, et aux subtils idéaux, qui vivait d'un travail manuel sans intérêt et s'enfiévrerait de rêves irréalisables.

Délices et dangers de l'aventure. Détours et contours d'un chemin imprécis dont nous devions en temps voulu, saisir le sens pour maîtriser la démarche. Nous avions connu les prolégomènes du mythe et du rêve. La réalité était trop belle pour que nous pensions même devoir l'affronter.. Pas plus que nos coeurs et nos corps, la Ville n'était déserte: nous venions au Monde.

Initiations.

Ta sérénité, Gagi, ton simple plaisir de vivre dans ce recueillement grave et gai qui n'était qu'à toi, m'ont évité bien des vertiges. Ceux qui s'aiment sont amphibies, en ce sens que chacun vit pour deux. Pour nous le profane était un sacrement. Et la solennité, un jeu grave et discret. Infrangibles. Nous aurions, pieds-nus dansé sur des braises!

Le bonheur modeste de nos débuts a duré. Nous l'avons ensemble construit.

Quelle joie t'a apportée notre pauvre penty, niché face à l'Océan, au milieu des cyprès et des pins que nous avons plantés! Il y avait eu Antony, où s'ébattaient maintenant deux bambins qui n'auront pas connu le bonheur d'avoir une pareille Mamie, -ni le malheur de l'avoir perdue.

Il y aura le chalet pyrénéen où tu seras comme chez toi, en Bavière, dans la splendeur des sommets, le parfum de la résine et l'opulence de la flore si semblable à celle des Alpes, et où tu retrouveras avec émotion les aconits, les trolles et les gentianes, les rhododendrons, les ancolies, les lis martagons. Et ta jeunesse à Törwang.

Nous aimions marcher à pied. La lenteur allait, pour nous, de pair avec l'observation, la discrétion, l'intuition, la réflexion, l'intelligence des êtres et des choses. Nous savions la difficulté et la saveur de l'approche à la fois demande et offrande (Tu n'aurais pas apprécié, pas plus que moi, la Toile qui livre trop aisément ce qu'on aurait plaisir à doucement apprivoiser)

Comme nous avons été heureux jusqu'à ce funeste premier mai où la mort nous a tous deux brisés!

Ensemble nous avons eu beaucoup d'inoubliables périples... Si j'avais un ultime voyage à faire, ce serait vers les lieux de mon enfance et de mon adolescence (Il y est toujours ses routes où je ne me perdrais pas). Ou les tiens: ils sont les chiffres de toutes les chances qui nous furent ensuite offertes.

Mais la grâce des grâces, ce serait de pouvoir encore être assis en face de toi, dans un silence plein de paroles. devant des Bratwurst(avec du chou !) et un grand Bierseidel près du Marienplatz...

A München, promesse d'heureux avenir...

De ces bonheurs, j'essaie, en mémoire de toi, de recoller des morceaux .

Tant bien que mal, il me semble que parfois j'y arrive...

Comme dans les livres, à pied parmi la flore de mes souvenirs..

C'est là ce qui me rassure et me fait vivre.

Mon assurance-vie...

Fonds perdu ?

On l'espérait sans qu'on y compte
On eût voulu que l'inconnu
Perce enfin le crâne chenu
Où s'étouffe quelque vieux conte.

Mais le dieu que la nuit génère
De qui l'on attend un destin,
Dans le secret de l'ordinaire
Disparaît au petit matin

*

En est ainsi pour ceux qu'on aime:
On les voudrait comme autrefois,
En espérant sans trop de foi
Qu'y demeure un peu de nous-mêmes.

Pourtant l'éternelle évidence
Du visage d'un seul moment...
La lumière en ces yeux qui danse...
N'est-ce là que du boniment ?

*

L'espérance qui nous assiège
N'est-elle qu'un rêve assidu?
Une fête, un délire, un piège,
Un placement à fonds perdu?

Dimensions

Faut-il en passer par la démesure ?

Nous naissons surdimensionnés. Peut-être en est-il ainsi de chaque culture qui au cours des temps, par intérêt ou inconsciemment, s'invente et se réinvente un destin.

L'angoisse du vide, du néant ou de l'absence inexplicable qui n'épargne que les abrutis et hante les plus stoïques eux-mêmes... On imagine des rituels afin de se créer des dieux, pour des espérances secrètes où coexistent des bras ouverts et des poings tendus .

On peut craindre les dieux, les implorer et même les aimer. Prouver leur existence, c'est la prétention, touchante ou répugnante, de malades ou d'imposteurs. Naïveté commune et inconsciente sans que les songes ou les calculs des prophètes y soient parfois pour rien.

Zéro devant l'infini, et si contingent face à l'éternel, celui qui se raccroche à sa réalité personnelle même dérisoire dans l'absolu, faut-il l'en blâmer? Peut-on même l'en dissuader? Laissez-le aspirer librement !

Se penser éternel est dérisoire, mais le désir est si fort que l'émotion l'emporte sur la réflexion. Ceux qui se refusent à cette idée l'affichent trop pour qu'on les croie. La mémoire, quoi qu'on en ait, préjuge du futur et l'on n'efface pas un rêve si charnellement intériorisé. C'est un paradoxe: il y a des dimensions non mesurables.

Est-ce faire une injure à Dieu ?

Il ne m'importe nullement de durer éternellement: l'idée m'en paraît ennuyeuse. Ma seule attente, c'est d'être-avec... Avec toi, Gagi. Avec ceux que nous avons aimés et même les autres, -pauvres diables!

Le creux qu'on aura fait pour nous dans la terre n'est pas à notre mesure.

..Notre amour avait d'autres dimensions

Ty Gagi

Cette maison sera ma joie et ma lumière
Autant que le hasard me gardera vivant,
Car me disent encor tes yeux sous la paupière
La clarté, la beauté, la tendresse d'avant!

Je sais, la mousse, un jour, recouvrira la pierre
Quels que soient le soleil, ou la pluie ou le vent:
Le nom disparaîtra sous les griffes du lierre:
N'en restera pas même un souvenir fervent...?

Ty Gagi ..Lien ultime où je mourrai sans doute
Aussi... Terme final d'une commune route,
Pour un trajet qui fut sans éclat mais si beau...

Notre vieille maison, à regret mais sans plainte,
Se pourrait-il qu'en soit, un jour, la flamme, éteinte?
Ne sera-t-elle plus rien d'autre qu'un tombeau ?

Pour Flora, Silva, Alice, Wilfried, Ariane et...

Cette main que je tends

Je veux être avec ceux qui saignent
 Dans leur mémoire ou dans leur corps;
 Besogneux, c'est toi qui m'enseignes
 Où sont le mérite et le tort...

Je suis frère du pauvre type
 Qu'on chasse de son atelier
 Mon camarade, par principe?
 Qui picole pour oublier,

Et du gueux qui, même en Espagne,
 N'eut jamais le moindre château,
 Qui perd toujours quand d'autres gagnent
 Mange mal et vieillit trop tôt..

Elle est au maître, la récolte
 Rêvez toujours de lendemains..
 Gare au pauvre qui se révolte !
 On saura lui lier les mains;

Je suis avec ceux qui n'ont rien
 Pas même un rêve dans la poche
 Et dont l'existence sans lien
 N'est que farde qui s'effiloche

Avec ceux qui sont sans demeure
 (Mais dans la rue on rest coi...)
 Avec ceux qui vivent et meurent
 Sans avoir jamais su pourquoi.

*

La terre entière devient folle...
 Bush en Irak va s'enfermer..
 Mais le CAC quarante s'envole:
 Il sait donc comme il faut gérer!

Elle est à nous, la Palestine.
 Proclame un sharon fanfaron:
 Donc le soldat, de la colline,
 Peut viser le gosse en plein front

Bagdad s'effondre sous les bombes
Mais le pétrole sent si bon
Que les morts demeurés sans tombes
Ne semblent pas nauséabonds

Calcutta. Ne cessent d'y naître
Décharnés, sans même un berceau
Des marmots qui ne vont connaître
Que fange et rats dans le ruisseau !

Disons bien haut que nulle terre
N'appartient à qui n'en fait rien .
Il n'en est plus propriétaire
Qui ne cultive pas son bien!

Il est temps de saisir les armes
Paysan du Maranhao
Prends la terre et sèche tes larmes
Ici-bas passe avant là-haut..."

Regarde moins vers les étoiles
Et cherche dans l'ombre d'en bas;
Tente de voir ce qu'on te voile
Et qui, par terre, se débat.

Arènes...Peuples sans défenses
Qui ne rêvent que toreros!
Il faudrait pourtant qu'on y pense:
Il existe d'autres héros .

Eloigne les mouches du coche
Qui s'agitent loin du danger
Et qui dégustent la brioche
Sans s'inquiéter du boulanger.

La télé, fièvre de romances,
Laisse-la parler du sida;
Et sache entendre les silences
En lisant Pablo Neruda.

Six millions d'enfants par le monde
Se meurent de faim chaque jour,
C'est à peu près cent, par seconde!
Chanterez-vous un dieu d'amour !

*

La joie et la fierté de vivre,
Au-delà des neiges d'antan,
Ne se trouvent pas dans les livres
Mais dans cette main que je tends.

Cette main n'est pas que la mienne:
Nos deux anneaux n'en faisaient qu'un
Tant que je vis, quoi qu'il advienne
Nos désirs, Gagi, sont communs.

Et tout le reste est hérésie
Et tout le reste est boniment.
Ne peut être de poésie
Que celle qu'on vit en aimant.

O tempora, o mores !

Peut-être pas la plus belle coiffe(coeffe)
mais sûrement les plus beaux yeux...

Peut-être pas le vin le plus réputé (il aurait
tourné au vinaigre avant d'être millésimé!) mais, nom
de nom, quel "goût de fruit"!

Peut-être pas les prés les plus riches, mais
quels beaux légumes dans le grand jardin!

Et quelle satisfaction quand les hommes
déposaient leur bicyclette au bout du champ(et leur
musette car le binage leur prendrait tout le jour):
leurs fèves seraient les plus belles.

Peut-être pas le plus beau cheval mais
c'était un ami courageux, sensible et fidèle: ils n'en
cherchaient pas d'autres.

Il s'en va donc dans sa plus belle
carriole, gravement souriant, le couple de paysans... S'il
y trône inconsciemment c'est qu'il se connaît un
royaume.

C'était dimanche. A l'allure soutenue mais
paisible du fringant percheron, on allait loin, (à quatre
ou cinq kilomètres, peut-être huit!) voir des
cousins, avec qui on parlerait d'abord du temps (qu'il
fait) puis du temps passé (qui n'est plus ce qu'il
était), puis du temps qu'on voyait venir.. On boirait un
cassis maison ("dame, il est bien bon!") après une tasse
de café (les hommes y verseraient une "goutte"), le tout
accompagné d'un flan (aux oeufs de "mes" poules
rappellerait la cousine). Il y aurait des silences, des
controverses semés d'éclats de rire, des compassions et
des félicitations partagées..

Ensuite on attellerait de nouveau, après avoir une fois encore admiré des vaches évidemment superbes et moins "songeuses" que ne le disent les poètes de ville. Le coursier, en frémissant de l'encolure, saluerait la pouliche et le poulain, ses cousins, d'un fier hennissement comme s'il allait leur montrer de quel sabot il se chausse.

On rentrerait chez soi sans beaucoup parler: le silence était contemplation et partage. Le bagou, ("bagoyer" en maraîchin, c'était parler pour mal dire) c'était pour les gens de la ville .

Rencontres de jadis à la campagne.

Non pas des retrouvailles car on ne se perdait jamais de vue, ne fût-ce qu'à l'église ou au marché hebdomadaires.

La famille était un clan, c'est à dire qu'elle se reconnaissait dans la même origine, la même parenté. Elle n'avait rien d'une coterie au sens péjoratif. Sans doute quelques petites brouilles à propos de brouilles vite oubliées; en tout cas, si l'on y pensait encore un peu, on n'en parlait pas du tout. Demeurait entre cousins une relation biologique plus forte même que des affinités ou des contrariétés affectives.

Il en était presque de même avec les voisins. Ces veillées, l'hiver, devant le feu ! On se retrouvait, au sens propre du terme, ensemble, pour se plaindre-discrètement; pour plaisanter sans insolence ; pour avouer des espérances ou des craintes; pour rire d'histoires cent fois contées; pour bâfrer joyeusement d'autant plus qu'on se rappelait n'avoir pas toujours mangé à sa faim.

Les invitants étaient alors les suzerains d'un soir et chacun, les femmes surtout, rendait hommage à la dame de céans pour la qualité de ses crêpes. La flamme et le bonheur faisaient rougir les visages et briller les yeux.

Familles de jadis où la télévision, avec ses parolotes, ses show-biz et sa publicité, n'imposait pas ses manigances. On avait des dieux mais pas d'idoles .

Pas même la radio: les nouvelles venaient par le facteur ou le garde-champêtre qui, au son du tambour, alertait le monde et dont on guettait "l'Avis à la population", lequel, une fois l'annonce tonitruée, se terminait par un impérieux "Qu'on se le dise!" On le disait et le redisait dans chaque venelle...

*

C'était Jacques-Henri et Valentine, mon père et ma mère. Lui, le regard bienveillant mais aussi noir que sa moustache; elle, de six ans plus jeune, aux yeux bleus méditatifs et gais. Ils subissaient plus qu'ils n'affrontaient l'insécurité des saisons et des marchés, sans naïve illusion mais avec espoir: ils étaient ensemble. Là était l'essentiel de leur relative et modeste prospérité.

...C'était dimanche. Ils avaient rencontré leurs cousins germains.

A leur retour, le chien leur ferait fête.

Tu les aurais aimés aussi, Gagi.

Vous n'étiez pas du même "monde", comme on dit. Mais vous aviez une nature identique. Vous rapprochait la même distinction, celle de l'intelligence et du cœur. Pas une noblesse de manucure, pour reprendre le mot de Karl Krause.

Ces paysans, tout comme toi, avaient une sagesse qui n'était pas seulement un garde-fou.

Pour eux, comme pour toi, la fidélité ne relevait pas d'un contrat mais d'un esprit qui donnait du sens aux sens.... Les vaticinateurs de tout poil annoncent, les uns avec jubilation, les autres avec désolation, la "fin du couple". Ils ne disposent heureusement pas de bûchers. Tout n'était certes pas idyllique dans les familles d'autrefois mais quand on parlait de "foyer", c'était d'une flamme vivace et entretenue.

Pour toi, comme pour eux, la décence était la parure de l'intimité et se passait fort bien des interdits barbelés.

Nous non plus nous ne nous sommes pas divorcés, comme on disait jadis, quand la pratique était moins fréquente. L'idée ne nous en est pas venue.

Nous n'étions pas de ceux que "le quotidien" éternel effraie. Nous connaissions l'éternel: il n'est jamais "quotidien". Le jour n'est jamais identique. Quand nos enfants sont nés (le partage du sang), tu fus mère... Mieux que mon épouse ? Non, autrement.

On n'en finit jamais de s'épouser;

Jacques-Henri et Valentine t'auraient d'emblée reconnue, Gagi.

Naturellement, ils t'auraient aimée.

Ils t'auraient beaucoup aimée, Gagi.

C'était hier ...

**Le père était "papa"; la mère était "maman":
Monsieur Jourdain faisait dans l'hypocoristique
Sans le savoir... Le temps était au sentiment:
La parenté n'avait pas besoin d'une éthique.**

**Simple étaient les mots Et secrets, les serments
Sans langueur, sans façons, sans apologétique.
Et jamais ne tournait l'instinct en boniment:
On était entre soi, chaleureux et pratique**

**C'était hier... Après délire et farandoles,
Le temps a renversé les anciennes idoles,
Les familles ne sont que temples ravagés...**

**Le monde est écroulé des antiques empires.
Soyez décent: prenez le parti d'en sourire:
Célébrez sans éclats l'idéal outragé...**

La maison de ma mère

- Comment peut-on vivre dans ce pays-là ?

Nous avons mis nos souliers sur nos épaules et nous marchions pieds nus sur le goudron brûlant. Derrière nous, Bouin, isolée au milieu des prés secs, autant qu'autrefois insulaire. Devant nous Beauvoir, tour carrée bien assise au milieu des bouquets de cyprès, dressée face à la mer, sur un éperon de roche.... Des vaches, mufler bas, debout ou couchées, ruminant leurs souvenirs et leurs pacages, s'écrasaient par petits tas dans l'étendue vibrante de lumière. Les tamarins longeaient la route, habités ici ou là, par des sternes au cri râpeux qui avaient délaissé la côte toute proche. Des vanneaux narquois déambulaient dans les marais salants abandonnés.

C'était en 1940.

Les Allemands approchaient; le collègue avait fermé ses portes. Nous marchions depuis Nantes.. Paul m'avait suivi plutôt que de rentrer chez lui à Ancenis., où il savait déjà cantonnés des régiments de Saxe ou de Bavière

-Comment peut-on vivre dans ce pays-là'?

Il est vrai que pour un habitué du bocage, à la douceur angevine... Fallait-il expliquer? Pouvait-il comprendre? Comment vivre dans ce pays-là ? Dites-moi donc comment vivre ailleurs... Moi j'étais heureux de chaque pas, de chaque bouffée d'air, de chaque regard à l'entour, jaloux de ne rien perdre de ce que ce terroir évoquait de bonheurs et de peines mêlés...

Ma mère avait ici une longue maison basse, pareille à toutes les autres, couverte de tuiles romaines sous lesquelles nichaient tranquillement les moineaux. Le temps viendra peut-être, mais je n'en crois rien, où les paysans seront riches. Arrive plutôt l'époque où seuls les riches pourront jouer les paysans... Au temps de ma mère, on pouvait être heureux sans posséder grand'chose

C'était en 1940.

Dix ans plus tard, sur ma bonne vieille Terrot, j'avais pris le même chemin, convoqué par un cousin, Alex, notaire au canton. La maison me revenait, comme on dit, après la mort de ma mère...

-C'est une baraque dont tu ne feras rien. Des réparations urgentes partout. Des installations coûteuses... Tu ferai mieux de vendre.

Je ne l'ai pas cru.

-C'est bien réfléchi? Tu la gardes ?

-Tout à fait réfléchi.

-Tu ferais mieux de t'en débarrasser. Ce n'est pas une affaire.

-C'est mon affaire à moi.

J'avais bien remarqué qu'il m'observait en croyant n'en rien laisser voir... J'ai ajouté:

-Je n'aime pas les maisons récentes: elles se ressemblent trop!

-Tout de même... Tu en es parti à onze ans !

-J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans ..

-Toujours aussi "littéraire"! Pour quelqu'un qui se dit ouvrier..

-Qui se veut ... Les vieilles bâtisses ont une histoire. Je relèverai les murs s'ils s'écroulent. Ne ris pas! J'aime les dalles usées: elles rappellent les sabots de ceux qui y sont passés. Que des milliers de bonjours, de rires, de plaintes et d'encouragements, de naissances, de mariages, de deuils aient été enregistrés là, c'est un avoir. Que j'apprécie...

Le cousin semblait perdu dans ses rêves de
notaire

J'ai repris:

.C'est moi maintenant,Alex,qui recevrai ce
passé...Cette porte,qui ferme mal;ce pan de cheminée
qui crie merci;cet escalier rafistolé,ils sont une
mémoire Comprends-tu ? Un passé c'est aussi un
avenir.Sous le brillant des façades neuves peut se
cacher une désolation intérieure..Et cest vrai que les
vieilles poutres aussi ont connu beaucoup de
misères...C'est notre mémoire...

-Hé bien, tu n'es pas pour le moderne, à ce
qu'il paraît...Pourtant...

Il hocha la tête,le sourcil levé,avec une
malice évidente et qui se voulait complice.

-Je te vois venir,mécréant.Ces prêtres sans
livrée,en bleu de travail,syndicalistes purs et durs et
copains comme cochons avec les communards,comme
on dit ici....Oui,j'en suis!

-Allez, allez,te fâche pas. Elle est mignonne
au moins ,la petite?

-Plus peut-être que tu ne peux croire...Mais
je n'en sais rien;je ne la connais pas ..Si je suis
devenu(enfin, si j'essaie d'être...) métallo, ce n'était
pas pour courir les jolies filles..Eh! oui, il existe des
types comme ça.C'est un tort? Alors,tant pis. C'est
comme ça. Allez,salut,Alex!Et merci encore .

Il était temps que je te quitte,Alex. Nous
étions si loin de nous comprendre.A quoi bon recenser
nos accords et nos différends?Les notaires ne savent
pas rêver.

*

Il faisait doux. Les gens avaient sorti leurs chaises longues dans les jardins où s'éveillaient les saules et les cerisiers.

J'ai respiré à pleins poumons l'air salin venu d'au-delà des dunes toutes proches. Je suis parti chez Etienne.

Je ne crois pas en Dieu; pour être plus précis: je n'y crois plus. Mais je ne trouve pas mauvais que d'autres y croient: on n'aime pas les agents mais ils obligent à marcher dans les clous. Pour être moins trivial, j'estime ceux qui soufflent sur les cendres pour en faire jaillir des étincelles. Sans chercher à s'éblouir.

Etienne y croit dur. Trop indiscipliné et intelligent pour admettre qu'en soi tout ordre est sacré, il s'est vu, malgré de brillantes études, relégué sans se plaindre, dans une petite paroisse de la côte. Il prie; il dit la messe. Et continue sa journée en buvant. Comme il ne mange presque rien, un verre suffit à le rendre gai. Le soir, il rit vraiment beaucoup, et puisqu'il ne manque pas d'esprit, il fait souvent rire, même de ses rêves évaporés.

Il était presque midi. Je poussai la porte de la cour du presbytère, qu'ombrageait un énorme tilleul. Un mât, avec un drapeau tricolore, me rappela les habitudes de la maison. Etienne vint à ma rencontre, la soutane amplement relevée (c'était en 1949, l'habit et le moine semblaient encore indissociables) la soutane, donc, ressemblait à une jupe de Sablaise. Superbe et débraillé, il enleva son calot et sa pipe, fit un signe de croix et envoya les couleurs. Garde à vous, les yeux au ciel. Le cérémonial achevé, il se jeta sur moi et m'embrassa.

-Comment trouves-tu mon calot ?

Je n'eus pas à répondre.

-Samedi,calot et pipe.Dimanche,chapeau de curé.Lundi,casquette de toile.Mardi,casquette de velours.Mercredi,barrette et pipe.Jeudi,béret.Vendredi jour de jeûne,chapeau de curé et pipe..Samedi...En fait,il y a toujours la pipe!Viens manger !

Il s'accrocha un grand torchon à la sangle de coton et me servit,avec du beurre salé de Noirmoutier,un énorme crabe qu'on venait de lui apporter tout préparé.Car,Etienne,tout le monde l'aimait bien dans la commune,sinon dans la paroisse.

-Toujours aussi rouge ?

-De mieux en mieux ! Cramoisi !

-"Le Capital mourrait si, tous les matins, on ne graissait pas ses machines avec de l'huile d'Homme" Vallès... Je connais les classiques,dit Etienne avec emphase,mais sans se moquer. Bon,ça ne fait rien .Il y a des déraisons raisonnables.Pas de honte à vouloir réaliser l'irréalisable! Le Seigneur connaît les siens.Mange, c'est bon,ça.Et trinque avec moi.As-tu vu Olivier?Ce n'est plus un ami.Il m'a vendu.

-?

- Il a écrit à l'évêché.Pour demander mon changement ! La vache !

-Pour aller où ?

-Justement! Pour aller où ? Ils veulent m'envoyer chez les fous ! Ici on me connaît.Ici ce sont des marins pêcheurs...Je suis quelquefois dans les vignes du Seigneur mais c'est un petit péché pour eux.Aumônier des fous ! Ils sont fous !

- Qui ? Ils..

-Pas les braves gens d'ici,évidemment! Ils savent,eux,où sont les vraies fautes...Bois un coup ! Aumônier de fous! ! Encore un coup des chanoines de Richelieu! ! C'est à devenir dingue ...

Il s'est tu.Puis,grave et souriant,

-Tu as l'âme de ta mère,je vois ça dans tes yeux...Gardes-tu sa maison ?

-Oui.

-C'est bien! Non, mais tu me vois, moi, en train de prêcher les fous !

Voilà donc, une fois de plus,que le système se mettait en branle pour démarquer,détériorer,ruiner les vraies saveurs,les authentiques valeurs.Pour détruire un brave homme,bon chrétien mais pas "comme il faut" .

C'était en 1949.La souillon t'a démoli,Etienne, mais nous avons évité la souillure.

Tu avais certes le foie malade mais une foi désinfectée et robuste.Aucun goût pour les tréteaux qu'on dresse dans les parvis! Tu étais ce qu'on appelle"curé",c'est-à-dire nanti d'une "cure"(une sinécure ?) d'un emploi,d'un bénéfice.Tu te voulais seulement "bon prêtre"...Prêtre,je n'en sais rien.Mais bon, pas de doute.Tu faisais en sorte que Dieu ne pâtisse pas de tes sottises,mot de Voltaire que, bon lettré,tu aimais rappeler avec un sourire dans le coin.Et tu ajoutais,faussement détaché:"Toute foi est une hérésie".Parole de croyant.

Je n'ai pas pu te faire connaître Gagi:tu avais,sans bruit, pris congé de ce monde.

Dommmage .

Salut,Etienne! Nous avons des chiffres et des calendriers communs..Si tu as gagné quelque paradis,tu dois y mettre un joyeux bordel.Dieu doit bien rire.

*

J'ai cru longtemps, qu'on m'excuse du peu !-
que mon âme était un reliquaire. Je sais maintenant
que c'est parfois un champ de blé, un lac de
montagne, un ciel d'orage.

Et quelquefois un désert.

J'ai compris que nous sommes tous, tout à la
fois, assentiment et objection, salut et naufrage, chance
et péril... Je veux être heureux même sans avoir
raison, mais sans me crever les yeux, sans me boucher
les oreilles, sans me couper la langue.

Il m'est apparu que la vérité, la vertu, le
droit, la justice, la fidélité... n'ont pas besoin de
solennelles majuscules.

J'aime les gens que je rencontre, le bien
qu'ils font, la vérité qu'ils découvrent, la justice qu'ils
cherchent. Je les plains pour les maux qu'ils
supportent ou qu'ils causent et le mal qu'ils se font. Je
sais qu'on ne voit pas le vrai sans mélange; Et qu'il faut
savoir assumer le réel sans contrainte.

Tout cela parce que je t'ai rencontrée,
toi, Gagi. Avec qui j'ai reconnu mon enfance et ses
vraies fidélités.

En 1951

Je donnerais tous les pays du monde pour
celui de ma jeunesse avec ses fantaisies, sinon ses
fantasmes... C'est avec toi, grâce à toi, que j'ai retrouvé
"la maison de ma mère": nous avons les mêmes
ancêtres.

Un jour, il nous fallut la vendre. Pourtant,
quand elle nous voit, elle nous reconnaît. Et nous
sourit.

Elle n'est plus à nous. Chargée d'ans, de
tendresse et de pudeur, elle sait que nous l'aimons. Nos
origines nous suivent, c'est à dire que, sur le sentier
sinueux de la vie, elles nous précèdent.

La vraie richesse

Tu n'étais ni "possédante" ni "possédée".

Le rapport aux êtres et aux choses, pour toi, c'était l'échange et le partage, l'accueil et l'offrande. Non pas en vertu d'une théorie, ou par un de ces principes qu'on voit souvent tourner en paradoxe. C'était, chez toi, un comportement naturel: une qualité de l'âme.

L'argent, tu ne le méprisais pas: seuls peuvent se le permettre ou en faire semblant, ceux qui n'ont jamais eu besoin de "compter". Tu savais qu'il faut le gagner, même s'il n'est pas toujours un mérite. Qu'il n'est pas tout. Qu'il n'est pas rien. Et si c'est comme on l'a dit, un mauvais maître, il est parfois un bon serviteur.

Peut-on penser que tu en avais manqué vraiment ?

Ni ton enfance, ni ton adolescence n'avaient, c'est le moins qu'on puisse dire, connu la prospérité.

C'était le sort commun dans l'Allemagne d'après-guerre, mise à part une minorité de criminels, de malins et de nantis. Ta mère avait bien passé sa jeunesse - sinon dans le luxe (cette brioche qu'on abandonnait volontiers à de moins distingués, nouveau riches occupés d'apparences) - du moins dans une belle aisance.

Mais après l'abandon d'Eberhart, elle avait dû, face à la débâcle monétaire puis à l'irruption des nazis, se satisfaire d'expédients, c'est à dire de leçons données dans son appartement, à des adultes qui, pour des raisons diverses, voulaient perfectionner leur français ou leur anglais. De fait, elle s'en "contentait": elle avait assez de hauteur et de force d'âme pour plier sans se rompre devant les nécessités d'une triste époque.

Cependant la fillette rentrant du jardin d'enfants ou de l'école, trouvait la chambre occupée par un élève, puis par un autre, (fussent-ils, comme j'en ai connu, d'aimables capitaines de vaisseau en retraite) venus chercher leur leçon particulière de français ou d'anglais.

Elle devait passer souvent un long dimanche chez un industriel où elle avait accompagné sa mère payée pour y rédiger le courrier international. Nul doute qu'elle eût préféré du patin à glace avec ses amis,- même si les bonnes de la maison bourgeoise la traitaient avec tendresse et ne ménageaient pas les friandises.

Tu m'en as dit quelques mots.Constatacion non contestation.Plainte,moins encore!

Plus tard, tes études,pour t'en sortir,il t'a fallu passer des nuits entières à la Poste au service des communications internationales.

De l'argent,il en fallait bien.C'était une référence pratique non une révérence culturelle! C'était un avoir et un dû,un actif ou un passif-non une passion.Il ne sentait pas mauvais,mais il était sans lyrisme et n'enivrait pas.

La vraie richesse était ailleurs et tu n'en faisais pas d'éclats:il y a des mots qui ne sont que des paillettes.Toi,tu avais de la tenue sans en faire un ornement.Tu ne cherchais pas de dédommagements dans des atours artificiels.

Tu m'as rappelé avec humour,avec tendresse, les vieux vêtements,manteaux hors d'âge et robes réajustées,que les jeunes Munichoises,pas fâchées d'échapper à l'uniforme feldgrau,étaient bien contentes de retrouver aux pires moments de la guerre.

On était ainsi dans une ville où Louis Ier,un Wittelsbach,la plus ancienne dynastie du continent - appelé à juste titre le Périclès allemand pour la splendeur de ses constructions-,se baladait seul dans les rues de sa capitale,avec de propres mais vieux habits de sa garde-robe,un parapluie à la main. Ce n'était pas qu'il manquât de goût: il faisait peindre pour sa galerie personnelle,du moment qu'elles étaient belles,aussi bien la fille de son boucher que l'archiduchesse.

Dans le monde qui depuis toujours était le tien, c'était ainsi. D'entrer dans le mien ne te changeait guère... Chez nous aussi, sans rien sottement dédaigner, on appréciait la tête plus que la coiffe.

Nous avons débuté notre vie ensemble en la prenant avec nos mains nues, avec la sensibilité de notre chair, sans gants.

Pas de toit à nous, pas de travail assuré. Sans barrières mais sans refuge.

Etions-nous fous ?

Non, une voix se faisait entendre en nous, la même, modeste, discrète et familière qui nous l'affirmait: nous possédions la vraie richesse, celle de nous aimer envers et contre tout. et de le découvrir ensemble.

Ainsi n'avons-nous connu ni la misère ni l'opulence. J'ignore si on nous a plaints. J'en sais qui avaient de vraies raisons de nous envier.

Nos révoltes à nous ne furent jamais que le soulèvement de la pitié, lequel n'appartient pas toujours à ceux qui n'ont jamais manqué de rien.

Nous étions heureux sans demeurer indifférents aux malheurs des autres.

Sans doute, comme j'ai souvent dit, étais-tu plus méfiante que moi à l'appel des sirènes qui nous annonçaient un renouveau du monde. L'expérience des Nazis t'avait appris très jeune ce que signifie souvent "la communauté de destin". Mais les crimes d'un monde devenu fou, bien loin de te laisser insensible, ne pouvaient que renforcer ton courage .. Tu voulais bien avec moi rêver et ramer contre la houle qui continuait ailleurs ses ravages.

Il y eut des millions de morts en Corée, des millions en Indochine, des millions encore en Algérie... Bien d'autres devaient suivre!

Rappelons-nous seulement(!) les neuf cents mille morts en quatre vingt dix jours au Rwanda! (On concèdera qu'une machette, même consciencieuse, ne peut avoir l'efficacité d'une bombe atomique!) Nous pouvions bien tenter d'oublier les bombardements terroristes de Hambourg, de Dresde, d'Hiroshima... Il y avait encore, et de plus en plus, des carnages, des épidémies, des famines, des massacres partout dans le monde.

Souvent nous avons manifesté avec des compagnons inconnus mais proches, de la Bastille à la République. On reste confus devant tant d'enthousiasme, presque de la ferveur religieuse, qui donna si peu de résultat sur le cours des événements. Nous nous sentions blessés, bafoués dans nos espérances toutes neuves...

Heureusement notre profession nous donnait, plus que l'illusion, la certitude d'améliorer le sort commun. Nous avons consciencieusement enseigné l'allemand et le latin, parlé de Goethe mais aussi de Thomas Mann et de Karl Krause, de Hugo mais aussi de Zadig, de l'Oncle Benjamin, de Jean-Christophe et de Colas Breugnon. Romain Rolland nous avait appris à rester "au-dessus de la mêlée" des ambitions et des vices, pour mieux partager la compassion, la concorde, la solidarité.

Nos "élèves" (comme on disait encore...) notre souci était de leur apprendre à "s'élever" au-dessus des bassesses et des frivolités, à s'éduquer c'est-à-dire à se bien construire pour se bien conduire. Il nous a paru quelquefois que ce n'était pas du temps perdu. La vraie richesse c'est celle qu'on peut et veut partager, les espoirs et les colères, les déceptions et les bonheurs

"S'aimer, ce n'est pas seulement se regarder l'un l'autre mais aussi regarder ensemble dans la même direction." Cette remarque de Saint-Exupéry, on l'a beaucoup ressassée. On ne saurait trop la méditer.

On ne voit bien qu'avec le coeur, dit encore le Petit Prince.

On est riche non seulement de qu'on a reçu mais de ce qu'on peut offrir.

Toute trace de larmes

Le ciel est tout bleu.

L'océan, beau comme un sourire.

Notre jardin est en fleurs

Le pinson chante.

C'est l'été.

...Tout me manque..

Laissez-moi seul avec mon rêve et ma colère,
Et mon secret besoin d'espoir -désespéré...
Dans ma nuit, j'ai perdu mon étoile polaire
Je ne sais plus vers quel cap il me faut barrer!

Vogue, au gré des courants, ma fragile galère
Sans hautes voiles, sans orages désirés !
Je suis le naufragé confus et solitaire
Dont, jadis, le bordage était si bien paré..

Mon étoile, c'était toi, la nuit et le jour...
Tel était notre bel et naturel amour:
A la fois, de raison, de courage et de charme.

L'horizon est sans borne et je me sais perdu!
Dans le vide où je sens mon être confondu:
Se fond à tout jamais toute trace de larme

, Tout me manque: tu n'es plus là...

Si je pouvais encor te dire

Je me suis entouré d'images
De l'époque où j'étais vivant:
Sur chaque mur c'est ton visage
Qui rappelle les jours d'avant.

Je n'ai pas besoin pour y croire
De les avoir devant les yeux,
Mais elles restent ma mémoire:
Par elles je me sens moins vieux.

Elles sont mon seul héritage
De bien merveilleux souvenirs:
C'est l'heureux passé, mon partage;
Il est mon unique avenir.

*

Neuf ans. Une première esquisse
D'où va naître son beau tableau
Car il n'échappe aucun indice
A Max, l'artiste aux yeux mi-clos.

Plus tard, quand tu quittes ta Ville
Et son Jardin qui te plaît tant...
La vie en sera moins facile
Mais naîtront de nouveaux printemps.

Max t'a peinte, grave et sereine
Plus heureuse encor qu'il ne croit,
Commence la fête foraine;
Nous sommes deux, nous serons trois.

Ces images, il en est une
Qui m'apporte le plus d'émoi:
C'est bien la fin de ma fortune:
Puisque tu vas partir sans moi !

*

J'en ai bien d'autres dans la tête,
Quand nous avons quelques soucis,
Ou quand pour nous c'était la fête,
D'espoir et de bonheur transis...

Pour le meilleur et pour le pire
Mon incommensurable amour,
Si je pouvais encor te dire
Qu'il est un sens au mot; toujours !

Tel est l'idéal

Elle deviendra nécessairement une autre, la femme que vous avez rencontrée et sans cesse aimée

Nul n'y pense. Nul ne le souhaite, même confusément. Pourtant rien là que de très naturel, si nous admettons que nous ne pouvons pas ne pas changer.

Il ne s'agit pas d'une adaptation qui ne se ferait pas forcément dans le bon sens.

Moins encore d'une assimilation -qui serait inévitablement, pour l'un ou pour l'autre, sinon pour les deux, une régression.

Ni surtout d'une manipulation, discrète ou pas, génétique ou non, bio-technologique (même si on en prend le chemin sans que la déontologie s'en émeuve beaucoup)

Elle-(comme lui)-sera autre parce que l'amour, le vrai, transforme. Il n'enlève rien à l'autonomie; il se peut qu'il ne lui ajoute rien: il la transmue. Le "règne de la nécessité" pour parler comme le vieux Kant (qui, si je ne m'abuse, était resté "garçon") le cède à celui de la contingence assumée, c'est à dire tirée vers le haut. On devient (on est) ce qu'il faut quand il faut. S'est établi le règne de la vraie liberté.

Tel est l'idéal de l'amour.

Elle deviendra une autre. Vous aussi.

Tous deux vous profiterez, consciemment ou non, et plus ou moins selon l'occasion, de l'extension d'une commune personnalité, chacun selon sa "nature" renouvelée. Parler ici de fusion serait évoquer la confusion.

Je t'aime, tel que nous sommes Nos critères sont le hasard et le choix.

L'amour fervent et fidèle est un renaissance, un eugénisme tendre et persévérant. Nous serons de jour en jour, de mieux en mieux, différents. Les mêmes, plus un autre Un entrelacs, non un vis-à-vis, d'intimités .

L'amour fait la noblesse de cet sorte d'évolution qui n'est pas sans risques mais se passe, - sauf dans un inconscient à la fois obscur et lumineux, - de diagnostic "pré-implantatoire"..

Il ne produit pas pour autant une équivalence. Ce sont les valeurs qui deviennent les mêmes.

*

On en connaît que la vie commune n'arrange guère. Non assomption mais glissement, elle fait alors tomber deux particuliers dans la même gadoue matérielle ou morale. Ou dans le même néant. Il est des attirances qui ne sont qu'affinités, voire dérapages, d'instincts. Et des mariages qui tiennent de l'intrigue ou du jeu plus que de l'intuition et du don.

On en voit qui prétendent aimer quand ils ne font qu'instrumentaliser. Des répressions silencieuses, du fait de l'un comme de l'autre, sont aussi redoutables que des oppressions brutales. Et ce n'est pas seulement dans les grandes collectivités

Se défier d'Augustin dont les préceptes autant que la personnalité demeurent ambigus" Aime et (ne) fais (pas) tout ce que tu veux" (Cet individu avait abandonné la mère de son fils pour prendre un grade, avec son statut, chez les dominants de l'époque!)

Même pour ceux qui s'aiment vraiment, il existe des seuils d'inhibition. A ne pas franchir. La passion est une eau-de-vie qui peut donner aux yeux un vernis. L'amour seul offre un regard.

Tu as mal?

Tu as mal ? Dieux qu'elle était belle!
 Oui,c'était elle,c'était toi...
 C'était toi puisque c'était elle...
 Qui comprend encor ce patois ?

Tu as mal ? A quoi bon le dire ?
 Et qui ose parler d'amour ?
 ça ne fait ni pleurer ni rire:
 Autant chanter pour des sourds.

Tu as mal? Souffle de folie,
 Et rappels-vains- à la raison.
 Tu sais qu'à la mélancolie
 L'élixir n'est pas l'oraison.

Tu as mal ?Mais nul ne dit puce
 Au destin,le moment venu;
 Chaque jour qui passe nous pousse
 Vers le gouffre de l'inconnu.

Tu as mal?Ne fais pas l'habile:
 Certains jours où le ciel est bas
 Et d'une tristesse immobile
 Est dérisoire tout combat .

Tu as mal! Nul ne s'en inquiète.
 On l'ignore même ?..Tant mieux!
 A chacun sa peine ou sa fête
 Nul n'est rien qu'à ses propres yeux..

Tu as mal? Si les dents t'agacent
 N'y sont pour rien les raisins verts;
 D'un bonheur,même bien fugace,
 Ne fais pas un pesant revers.

S'il est a jamais sans remède
 On dit tout chagrin superflu:
 N'attends pas qu'on te vienne en aide
 Mais ne crois pas qu'elle n'est plus!

*

Tu as mal ?Va, tu peux le dire:
 Ta souffrance,Gagi l'entend...
 Sache, avec elle, encor sourire
 A vos communs bonheurs...D'antan...

Voyages

Qu'allions-nous chercher dans les souks de Marakech ou dans les hauteurs solitaires de l'Atlas ?

A Samarkand ? Au Chiapas ? En Cappadoce ?

Des paysages? Bien sûr! Et des visages aussi, qui sont toujours des découvertes, -questions ou réponses. Une histoire...

Il n'était cependant pas nécessaire de partir si loin pour "limer notre cervelle contre celle d'autrui" comme dit Montaigne qui ne laissait pourtant pas de quitter sa tour et d'enfourcher son cheval.

Ne pas suivre la route avant nous tracée, choisir son propre chemin dans quelque domaine que ce soit ? C'est déjà, aux yeux de certains une sorte d'insolence.

Voir ensemble, écouter, admirer, compatir; à l'occasion, partager, voire fraterniser. Ne pas étaler ce qui paraîtrait un luxe: c'est pourquoi nous n'avons qu'un modeste camping-car (acquisition à tout jamais improbable encore pour beaucoup) lorsque notre parcours nous emmenait en Pologne, en Roumanie, en Anatolie...

Un voyage, ce n'est pas une voie qu'on suit: c'est une routine qu'on refuse, un passage qu'on s'ouvre vers autrui. Un "autre" qui a ses hiérarchies, ses goûts et ses répulsions, ses apparences et ses secrets, ses débats et ses appétits, sa terre et ses horizons, ses dieux.

C'est aussi -le rappelle toute initiation- une entrée en soi-même. C'est se retrouver dans "l'autre" si semblable et si différent, avec ses dons et ses carences, ses pesanteurs et ses grâces,...

A cause de cette recherche de l'Autre, c'est à dire de tous les "autres", de cette fervente inquiétude et de cette communion réalisée ou désirée, nous pouvions, après quelques mois rentrer chez nous, moins étrangers à nous-mêmes, intérieurement plus riches sans doute, mais surtout plus unis l'un à l'autre. Nous nous aimions davantage encore, Gagi, dans l'amour des autres, ou contre leur indifférence.

Contrairement à ce qu'on a pu écrire, les vrais voyageurs ne partent pas pour partir- mais pour revenir!

Il faut parfois aller ailleurs pour que se renforce encore une intimité même sans failles.

A ceux qui ne pensent
qu'images
Et pourtant ne doutent de rien,
Fiers de récolter des hommages
Comme d'autres prennent leur
bien,

c. Le Bien

A ceux dont la tête se penche
Un peu vite, au signal donné,
Et pour qui le mot de dimanche
Est celui d'un rêve enchaîné,

A ceux-là que l'essaim fugace
De mille projets étourdis

Inconsidérément agace
Le long de sentiers interdits,

A tous les joueurs de Loto
Qui, manquant d'or pour leurs agapes,
Guignent la barbe d'Esculape
Sans voler, à Zeus, son manteau .

A ceux qui de leurs premiers songes
Ne se sont jamais délivrés
Et qu'un secret désespoir ronge,
De leurs vieux rêves mal sevrés,

Mais qui, oin d'accuser l'orage
D'être cause de mauvais sort,
Se félicitent d'un naufrage
Qui les a menés à bon port ,

**A ceux qui demeurent maussades
Devant l'espoir,- devant l'amour,
Devant la sagesse à boutades
Et l'immunité de l'humour,**

**Que faut-il dire ? Rien ! Se taire .
L'inadvertance du destin,
Les raisonnements réfractaires,
L'infini des petis matins,**

**Et le refus de vains systèmes
Ne nous servent,hélas,de rien...
Laissons fondre les anathèmes :
Il n'est pas de formule au Bien !**

Masques

Mon heureux et malheureux premier livre - heureux parce qu'il trouva un éditeur(il fut le seul),malheureux parce qu'après un mois il fut envoyé au pilon- avait pour titre:"Il n'y aura qu'un visage"

C'était une fière mais imprudente proclamation,une presque arrogante prétention!

Des visages,on m'en voulait deux.Au moins!

Celui d'un "clerc"(comme un clerc de notaire)en charge.d'une lecture de la loi,d'un comportement,d'un héritage,d'une apparence.Bref,un fonctionnaire patenté mais qui cependant n'apparaîtrait pas comme un clerc...clérical!

Et celui d'un ouvrier.D'un ouvrier,aux mains(tout de même préalablement consacrées) pleines de cambouis et d'écorchures,peu doué pour la belle ouvrage mais qui pourrait parler d'amour sans aimer et chanterait un monde nouveau sans rien déranger.

Dans la rue ou dans un salon,pendant une procession ou un défilé,dans une réunion syndicale,au marché ou au cours d'un meeting,l'important,pour ceux qui nous avaient "missionnés",ce n'était pas d'être mais de nous montrer ceux précisément qu'on désirait pour le public,-ou imaginait.Il eût fallu,à disposition,autant de masques divers que de situations différentes.

S'effacer, nous disait-on.C'est à dire ne pas montrer son visage,se masquer.Cacher ses attirances,son chagrin,son émoi,sa lassitude,sa colère et même sa révolte,ses espérances,bref,ignorer ou laisser ignorer son bonheur

Il n'y eut pas de double visage.Ni de poudre aux yeux.

Pour nous, il n'avait jamais été question de chaire. La tribune, qu'il nous arriva d'occuper non sans risques, convenait à nos espérances, à nos générosités, nos naïvetés et sans doute à nos vanités.

Ce que je repoussais, ce n'était pas seulement une institution, dont je pensais avoir mesuré l'imposture mais qui ne m'avait jamais contraint... C'était la conception, que je trouvais impie, d'un dieu incarné. Et la définition même d'un Dieu évidemment inconnaissable

Mais, -en même temps qu'une propension complexe à confirmer et démentir, à foncer et se replier, à jouir et culpabiliser et parfois même à écouter pour convertir, -demeurait un regard double où, quelles que fussent les réticences et même les répugnances, n'allait pas de soi toute distinction entre le réel et l'imaginaire. On ne quitte pas un univers magique sans en garder, même discrètes, quelques plumes d'ange. Miraculé, on n'est pas pour autant miraculeux, mais on peut inconsciemment se l'imaginer.

C'est sinon une lourde déficience, un véritable péril de n'avoir qu'un visage.

Comme une cuirasse, un masque protège.

Mais il enferme.

Sinon le désir asphyxié, c'est le partage interdit.

Montrer son vrai visage peut aussi bien relever de la candeur que de l'esbrouffe ou tout au moins de l'indifférence. C'est indiquer de quoi, pour quoi, contre quoi on s'est fait, ou laissé faire. Diffusion, illusion, affrontement ou collusion. Ce conglomerat d'inconscients que nous traînons en nous, il est sage de s'en méfier.

Ainsi la franchise est-elle un affranchissement Qui doit savoir se limiter .

Il arrive qu'elle soit un combat nécessaire.

Elle pourrait être une violence injustifiable; elle doit demeurer, sinon un aveu, du moins une discrète évidence de l'honnêteté, celle-ci fût-elle non pas frauduleuse mais erronée.

Le visage dévoile. Sa réserve, naturelle ou délibérée n'est pas mensonge. Il est normal qu'il conserve et préserve des secrets ou même de simples mais personnelles opinions dont l'expression, le cas échéant, porterait atteinte au respect de soi ou d'autrui. Donner le change n'est pas mentir, sauf si c'est pour faire du mal à celui qui vous regarde.

"Il n'y aura qu'un visage", cela voulait seulement dire, non sans fierté ni sans risques: "Je ne ferai pas semblant d'être celui que vous voulez- et que je ne veux pas être."

On n'a pas toujours l'apparence ni la réalité de ce qu'on voudrait être. Du moins peut-on refuser le masque si on essaie de vous l'imposer.

C'est particulièrement vrai quand on aime .

Le masque, ce serait un visage inchangé. Nul n'a le même passé que le jour ou que l'instant d'avant. On ne voit pas deux fois, dix fois, cent fois, ce que d'autres estimeraient le même spectacle. On n'entend pas de la même façon des mots pourtant sans cesse répétés, quand la voix semble la même.

C'est dire que la femme qui, demeure près de vous, bien qu'identique en soi, n'est jamais exactement la même. L'amour seul vous permet de voir et d'entendre, de découvrir au fil des heures, ce qui chez elle vous avait jusqu'alors échappé.

L'intimité, c'est d'intérioriser une manière de faire, une façon d'être, d'autant plus précieuses qu'elles semblent toujours nouvelles. N'en pas prendre conscience, ce serait le commencement de l'infidélité.

Douteuses, les fidélités qui se veulent clandestines Affichées, elles ne sont pas non plus indubitables. Le véritable amour est une discrète ascèse. qui ne se laisse imposer ni ses refus ni ses désirs. C'est la conscience de singularités inséparables, vivantes et peu à peu évidentes.

On peut être fier d'aimer et d'être aimé vraiment. Est-il un plus grand bonheur ?

S'en vanter pourrait passer pour indécent: les vraies richesses ne s'exhibent pas. Mais s'en cacher serait indigne.

Il n'y eut qu'un visage.

Celui, Gagi, que tu as, d'emblée, - en deçà des émotions, des complications et des explications, - deviné, perçu, reconnu; et, pour une part, recréé .

Ton visage à toi, depuis six ans que tu m'as été enlevée, je n'en finis pas de le découvrir avec gratitude, admiration, tendresse et respect.

Ton visage à toi qui toujours fut sans masque.

Je t'aime"

Vous affirme-t-on qu'on vous adore?C'est qu'on ne vous aime pas.

Non qu'on vous déteste! Tout simplement on vous ignore.

Aimer,ce n'est ni mesurer,ni comparer,ni définir.Ni le taire ni le proclamer.Seule,dans ses excès, la passion crie.

Parce que c'est toi,parce que c'est moi" il faut en revenir là.

On vous aime parce qu'on vous trouve aimable. Plus ou moins.

D'autres vous jugent faible,injuste..Et même haïssable,-si on pouvait vous haïr?Ce n'est pas vraiment vous,aux yeux de celui ou de celle qui vous regarde !

On vous aimerait même en vous trompant-s'il pouvait advenir qu'on vous trompe.

*

Votre chance est de n'être,pour votre compagne,pas n'importe qui.

C'est pourquoi l'on vous aime.L'amour,qui sait entendre,peut se passer de "mots",surtout des "grands"qui relèvent des cérémonies collectives bien plus que des vrais échanges personnels.A condition,bien entendu, qu'il ne soit pas que l'expression d'un instinct dégriffé.

,-
Dites à ceux qui veulent adorer,de s'adresser à Dieu.On affirme qu'il aime ça...Ce n'est pas le flatter ! Mais que ne dit-on pas sur ce silencieux Inconnu ?

Je t'adore ? Non! Dites"Je t'aime":les plus beaux mots qui puissent venir à vos lèvres,quand bien même(ou parce qu') ils sont parfois mêlés de fascination et d'inquiétude.

Nous ne prenons les gens tels qu'ils nous paraissent que s'ils nous sont indifférents.

C'est uniquement si nous les aimons que nous les voyons tels qu'ils sont,

Tu étais,Gagi. Tu étais Gagi!

Je n'ai pas seulement perdu avec toi la meilleure part de moi-même,

A ta mort,je me suis abîmé tout entier.

"A l'heure de notre mort..."

"Et Jésus le fruit de vos entrailles est béni", marmonnait le curé. A quoi nous répondions machinalement: " Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort"

L'avons-nous assez répété sans même la redouter, cette éventualité improbable ? D'ailleurs, nous ne pensions pas être de "pauvres pécheurs".

Devenus vieux, notre propre mort n'apparaît plus comme un événement. Nous la savons inéluctable et qu'elle ne sera tragique pour personne.

Ce qui nous afflige, c'est ce qui meurt avant nous.

Nos parents, notre femme, nos amis (nos chiens entre tous), nos voisins et tant de victimes innocentes moins de la rapacité et de l'arrogance, que de l'incompréhension ou du désamour .

.Mais aussi des sentiments, devenus périmés, qui jadis étaient vrais. Des comportements d'où n'était pas absente une plaisante et grave cérémonie. Des paysages, où les forêts n'étaient pas saccagées, ni les vignes arrachées, ni les prairies abandonnées. Des croyances même qui laissaient au mystère sa part de féerie, de vérité ou d'espérance..

Et d'incommunicables mélancolies.. Certes, ce qui nous paraît fallacieux n'est peut-être que mal observé ou mal compris. Mais, faut-il rappeler ce qu'avait de sacré la terre que le paysan (celui de jadis...) labourait et moissonnait en parlant à des boeufs, qui n'étaient pas une muette compagnie...? Maintenant des "agriculteurs" sans chiens, sans chevaux, sans canards, sans coq, et même sans véritable foyer, épuisent le sol avec leurs engins larges comme les routes et bruyants comme des trains, après avoir ravagé les talus, écrasé lézards et salamandres, et empoisonné les oiseaux.

On n'y est plus..

N'en déplaise à ceux pour qui la foi, loin d'un souffle, est une asphyxie, le démiurge à qui Dieu aurait confié la construction de ce monde, n'était peut-être ni bête ni méchant, mais sûrement insensible ou impuissant.

On en pensera ce qu'on pourra, mais comment ne pas imaginer que l'architecte des corps et des âmes n'était qu'un bien minable artisan?

Je sais bien que la "foi" est un état d'âme, un propos moins intellectuel qu'émotionnel. On fait confiance, on ne cherche pas à comprendre. Même l'échec ne désarme pas. Mais quand même !

A la limite on dira: "credo quia absurdum" je crois cette histoire parce qu'elle ne tient pas debout.

Mais on y croira. Lumière ou hallucination ?

Ou "Credo ut intelligam". Voeu pieux. Autant s'endormir pour rêver.

Un dernier recours: l'opium?

Fleurs, flammèches

Mes vers ne sont
pas des fleurs sèches,
Vives, hier, sur les
sentiers,
Qu'on rassemble dans
un herbier,
Toutes
poudreuses, toutes
rèches ...

Qu'ils ressemblent
à des flammèches

J'aimerais, - sans trop m'en soucier ...
Qui semblables aux traits d'acier
Vont droit au but comme des flèches

Mais, n'étant grand ni petit maître,
Peut-être me faut-il admettre
Que mes vers ne sont rien du tout ...

Il me suffit qu'ils te suffisent ...
Que faut-il de plus que je dise
Si mon poème est à ton goût ?

Un pari ?

"Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas déjà trouvé" déclare Pascal.

Etonnante proposition pour un savant même mystique.! On se permettra une vue différente : tu ne me trouverais pas si tu ne m'avais pas *déjà* cherché.

Trouver ? N'est-ce pas accorder ici beaucoup d'importance à la recherche et trop de crédit à la découverte?

"Dieu ? Dieu? Qu'est-ce que j'en sais" me disait sereinement mais en bougonnant un théologien très réputé. Belle et intelligente modestie... Jésus ne nous a pas appris grand'chose sur son "Père". Comme ses apôtres (auto-proclamés), ses bigots, ses nigauds, sa suite vite muée en clique et ses soi-disant prêtres en pontifes concurrents, ne trouvaient pas suffisamment de grain à moudre dans les paroles de ce grand contemplatif, plus silencieux qu'on ne dit et peu porté sur l'écriture puisqu'il n'a laissé aucun texte, ils ont fait, de l'homme, un Dieu. Lequel, au fur et à mesure des besoins de leurs politiques, était censé leur souffler les quatre vérités qu'il n'aurait pas, de son vivant, jugé utile de révéler ...

Dès lors ils pouvaient tout dire et n'importe quoi... Dieu qui est l'ineffable, devint, soudain bavard! On fit même roucouler l'infini qui fut comblé de définitions contradictoires. Dans les couvents, ce fut le triomphe de l'impiété, laquelle n'est pas d'ignorer Dieu, mais de se l'inventer: il n'est plus alors que l'ultime instrument.

Le pouvoir atteint rapidement (car ils ne s'embarrassaient pas de scrupules); et conservé durablement, (car ils ne rechignaient sur aucun moyen) ils ont, à leur tour, méprisé, excommunié, brûlé (après l'avoir torturé) tout contradictoire qui leur tombait sous la griffe. Ils se sont coiffés de la mitre et de la tiare, plus supportables que la couronne d'épines du prophète.

La Terre fut au centre du monde;le pape la voulut à sa botte.On bâtit de superbes églises pour enfermer dans leurs tabernacles un compromettant visionnaire.

Jesusha était sans doute une "figure",comme on dit.On l'a défiguré.Ses préposés ne sont plus que des figurants;des comédiens,conscients parfois, dont les théâtres se vident.Ce qui est cocasse n'est pas nécessairement amusant:le courant ne passe plus,le fil a été coupé

* .

Nul ne s'agenouille jamais que devant son propre désir,et n'accuse que son propre mépris d'un monde tel qu'il l'imagine.Contemptus mundi:on retrouve le jansénisme de Pascal,-sa maladie,commune aux solitaires de Port-Royal,qui voyaient,comme d'autres avant eux, dans le rire, un péché !

Certains en arrivent à mâcher de la merde...Sans dégoût ! Macérations, aberrations! Quel "Très-Haut" (Très-Bas, selon la mode à Bobin) ne vont-ils pas imaginer,par masochisme ou vanité?Un malade assoiffé de sang.Avaler avec dégoût une potion amère ou se ronger d'ennui dans l'extrême solitude d'une cellule,voilà qui est censé plaire à leur divinité,idole idiote et sadique!

Que de poésie dans l'air !.

Il y aurait,dans ces encéphales,des filets nerveux à sectionner .

Dieu,étymologiquement-,c'est celui qui brille. Qui éblouit et aveugle si on le regarde.trop.

Est-ce vraiment lui qu'on *cherche* ? Qui pourrait affirmer, sans se tromper ou sans mentir, qu'il n'avait pas d'avance *trouvé* le dieu qu'il cherchait? Le Tout-Puissant, s'il se sentait faible. L'Omniscient, s'il avait une douloureuse conscience de questions essentielles qui restent sans réponse. Le Très-Haut, s'il s'avouait très bas. Le Beau, qui aurait écarté sinon effacé toute difformité. Le Bon surtout, le "bon dieu", si l'on voulait surmonter la peur, le chagrin et la douleur... Et "vivre sans se tuer" selon le mot de Dostoïevsky.

Un homme comme nous, en somme, mais parfaitement réussi. Un "Dieu Fils de Dieu", expression commune... et pléonastique, où chacun pouvait se retrouver: nul besoin de faire appel à d'Aquin ni à Spinoza.

Le "pari" de Pascal ? Fâcheux pour le renom de ce savant qu'on dit saint homme. Son bonheur avait-il besoin d'angoisse? "On jette enfin de la terre sur la tête et en voilà pour jamais"

Car l'enjeu, n'est pas de "gagner" ou "perdre". Mais de se "sauver" avant de mourir, c'est à dire d'être, fût-ce modestement, heureux. La découverte, l'échange, le partage, à plus forte raison, la communion, dans le plaisir ou la pitié qui sont le bonheur de vivre, sont plus utiles à tous, à soi et aux autres, que les auto-flagellations d'un imbécile entre ses quatre murs.

*

Notre jeunesse ne s'est pas construite sur un pari. Une foi l'a animée. Nous avons connu le doute. Quand notre raison s'est réveillée, nous avons cru sortir du rêve.

Mais envers et contre tout a subsisté l'espérance. Elle est folle, nous le savons bien.

Un pari ? Non, un défi.

Au désespoir

Mon seul malheur

Un jour, -bientôt, demain-je serai dans la terre,
Immobiles, mes doigts. Vides, mes yeux fermés.
Ni la faute à Rousseau, ni la faute à Voltaire:
Devant la mort, on est à jamais désarmé.

Les débats seront clos, enfin, chez le notaire.
Disséminés, les biens que nous avons aimés
Meubles, maisons, chalet, d'autres propriétaires
Seront non plus chez nous mais chez eux, désormais...

C'est ainsi. Temps nouveaux d'une hideuse éthique
Où l'amour n'est plus rien qu'une diététique,
Les souvenirs d'antan n'étant que superflus.

Qu'on se partage donc nos ultimes vestiges,
Gagi, je n'en conçois nul trouble ni vertige.
Mon seul malheur sera que je ne te verrai plus.

Noces

Plus de ces noces d'antan, dont l'imagerie coutumière (et costumière) faisait une sorte de magie sociale. Avec accordéon ou violon qui précédait le cortège. Filles et garçons "d'honneur" très fiers de leur rôle (supposé). Long voile de la mariée et couronne, peut-être pas vraiment justifiée mais obligatoire, de fleurs d'oranger.

Le "chef de famille", comme on disait alors, conduisait sa fille, de la Mairie à l'église, par la rue "principale". Il remontait solennellement la grande nef jusqu'à l'autel, où aurait lieu la "vraie" cérémonie. C'est alors seulement qu'il abandonnait la tendre demoiselle à son prétendant (déjà son époux selon le Code civil). Un célibataire affairé, plus toiletté d'or et de dentelles que la reine du jour elle-même, procédait alors aux investitures, car il y aurait deux souverains, l'un du dehors, l'autre du dedans. En principe ...

Plus donc de ces échanges d'alliances, pour le meilleur et pour le pire quand tout, -sauf le particulier, l'essentiel, le non-dit, l'indicible- semblait réfuter les propositions d'une durable entente. Tout irait de soi. De gré ou de force... Dans "les gonds de la coutume" comme dit Montaigne, piètre mari; ou, quel que fût l'environnement social, dans la tendresse et la fidélité, ces chances singulières.

*

La chance, nous l'avons connue.

La ripaille, si l'on peut dire, ne nous a pas manqué: un déjeuner au restaurant (un extra pour nos modestes finances) ce jour-là avec nos deux témoins.

Mieux : nous avons eu au cours de notre vie commune, plus de trente cinq mille repas de "noces" puisque nous les prenions tous, tous deux, ensemble.

*

Nos prochaines noces se feront dans la
terre, Gagi

En sera-t-il fini de nous?

Epouvante du mot linceul !
Chaque jour c'est la découverte
De mon île à jamais déserte
Où, sans toi, je demeure seul !

Mais que s'apaise mon émoi
Car je vois sans tristesse poindre
Le jour où j'irai te rejoindre
Dans la terre, tout près de toi .

Ainsi durera notre amour,
Et c'est, vivant dans le même arbre,
Que nous fêterons chaque jour,
En plein ciel, nos noces de marbre ...

Un combat

Mentir et démentir, foncer et se replier, jouir et cupabiliser, proclamer et refouler, parfois même accueillir pour convertir, ce sont là des comportements qui n'ont rien de singulier.

Le "miracle" est alors de se prendre en mains, d'admettre que faiblir n'est pas un erreur pas plus que céder n'est faillir.

Si je croyais aux miracles, je dirais que je fus un miraculé.

On ne "comprend" totalement personne et surtout pas ceux qu'on aime. Ni soi-même.

Une compréhension parfaite serait illusoire. On suppose, on pressent, on devine, on approche. On saisit un mot, un silence, un moment, une image. La compréhension serait possession et ne pourrait offrir qu'une réduction.

Le mystère est une promesse plus qu'une absence.

Mais quelles que soient les réticences sinon les répugnances, on ne sort pas d'un univers magique, sans en garder quelques plumes d'ange, avec un regard double où la distinction entre le réel et l'imaginaire ne va pas de soi.

L'amour est aussi un combat contre soi-même. Le bonheur est plus qu'un amusement.

Quête...

Ainsi donc vous attirent
D'innombrables héros:
Champions, nymphes, satyres,
Font de vous leur héraut...

Vous célébrez sans rire
Eros en maquereau
Vous iriez au martyr
Pour, même, un dieu bourreau !

Innocents ou malins,
Bonnes gens, je vous plains
Pour vos piteuses fêtes

;

Moi, d'un dieu couronné,
Je ne peux pardonner
La nature imparfaite.

J'irai chercher ailleurs
Un dieu qui soit meilleur
Que celui qu'on m'apprête,

Gracieux même lointain,
Un dieu, s'il en est un,
N'est pas un proxémète.

Si je ne trouve pas,
Tant pis ! Jusqu'au trépas
Je poursuivrai ma quête.

*

Or j'ai vu dans tes yeux
La lumière d'un dieu
Qui m'éclairait la route;

Et depuis ce temps-là
Je cherche... Et me voilà
Rassuré par mes doutes

Les mots

Ecrire ...

Pourquoi écrire ?

Je n' *écris* pas.!

Certains écrivent pour partager ne serait-ce que leur gamelle avec ceux qui sont mal nourris...C'est généreux.

D'autres,pour qu'on goûte leur cuisine et qu'on apprécie leur talent.C'est quelquefois ingénu et touchant mais nullement déraisonnable.

Ou encore pour vendre leurs plats.C'est un commerce qui n'est pas en soi répréhensible Recettes,saucés,bonne chère,toques,gastronomie.Il y a des maîtres queux moins engageants.Et des mets plus indigestes .

Je n'écris que pour toi.Tant mieux si d'autres en profitent !

Mais pourquoi écrire? Tu ne me liras plus !

En réalité,je n'écris pas.Je te *parle*.

Parce que,envers et contre tout,je crois que tu m'écoutes.

C'est de la conversation..Plate,diront ceux qui ne savent pas que la banalité même peut être mystérieuse.

Un échange amoureux qui n'a pas besoin de mots dits d'amour!

Les mots me cherchent.Ils me relancent pour que notre bonheur reste neuf.Pas de bavardage . Questions,silences,émotion,rire,consentement.

C'est pour te parler,c'est pour t'écouter que j'écris...Pour dénier toute absence.

Inintelligible?Pas absurde pour autant!

Le coeur survit peut-être de ce que la raison récuse.

Si la certitude est un sorte de servitude,l'espoir est un commencement de libération.

Nous continuerons de parler ensemble !

*

Je t'ai beaucoup parlé jadis, Gagi.Je ne t'ai jamais assez écoutée.

J'avais certes rejeté mes vieux démons.Mais j'étouffais dans ma peau

Il me fallait placer mes "anges":le Peuple,la Révolution,l'Héroïsme,les Lendemain qui chantent,les merveilleux Surlendemain Or,ces mots,tu les avais entendu trop souvent et trop longtemps célébrer durant ton adolescence à Munich- avec les conséquences que tu savais;Les incantations avaient tourné aux désastres.Les mêmes mots dans d'autres bouches ne te paraissaient ni plus vrais ni moins funestes ! On ne fait pas dans l'angélisme au sortir des bombardements ,des incendies,des massacres,des pillages et des viols Les guerriers sont rarement des héros.Tu te gardais des anges surtout s'ils étaient promu gardiens. La vérité pue qui sort de certaines gorges et tu avais l'odorat subtil.

D'ailleurs,aux grands mots,tu préférais les petites choses.Par nature et par sagesse.J'avais grand besoin de t'écouter!

Nous nous sommes beaucoup parlé,nous nous parlons encore beaucoup.Tu as toujours raison et ta voix est toujours aussi douce.

J'essaie maintenant de mieux l'entendre.

Des mots à nous.

Dits entre nous.

Clandestins? Non, réservés.

**Trop beau pour être vrai? Sauf si on récuse la preuve
qui viendrait de l'horrible !**

Je te parlerai .

Je te parlerai jusque dans mon dernier souffle.

Autocritique

116
Beaucoup de labours
sans semence,
D'expériences qui
recommencent
Et d'entreprises sans outils...

Beaucoup de ponts qui
manquaient d'arche,
Et beaucoup d'escaliers sans
marche
Et que de rêve inabouti!

Beaucoup de braises dans
la forge,
Beaucoup d'étoiles dans la

gorge,
Astres d'un instant engloutis ...

Beaucoup d'approches sans méthode,
Beaucoup de coutumes sans code,
Et de projets sans agenda ...

Beaucoup de portes invisibles
Qu'on veut ouvrir sur l'impossible;
Beaucoup de missions sans mandat...

Questions et réponses naïves,
Epuisement des forces vives,
Sourire impuissant du Bouddha ...

Bonheur chagrin de dire : J'aime,
Quand on n'est rien,- rien que soi-même,
Sachant comme le temps est court ...

Recherche inquiète de mystères...
Le ciel ne veut pas toucher terre
Quel sens donner au mot toujours

-Près de toi, mon parfait amour .

Elle et lui

Elle et lui,- tous deux n'étaient qu'un ,
Chacun son étoffe et ses gènes :
Lui,laine brute;elle,satin
Mais taillés pour la même chaîne

Et tous leurs jours furent des noces,
Tous les jours,- et pour tous les deux;
Sans guenilles mais sans carrosses
Et sans carillons vaniteux .

Sans que tout autre soit absence,
Sans à tous vents le publier,
L'un à l'autre toute présence,
Ils s'aimaient,tendrement liés .

Bref,elle était irremplaçable
Et lui demeurait comme avant;
Elle était la mer et le sable,
Il était la vague et le vent.

Or une brèche s'est ouverte
Entre eux deux,en catimini
Et la mort a causé leur perte :
Pour tous les deux,ce fut fini !

C'était leur suprême espérance:
Partir ensemble au même instant ! ...
Ils n'ont pas connu cette chance :
Mourir,tous deux,en même temps ...

Eternité

**Il est des heures éternelles
On jure qu'elles vont durer
Humbles autant que solennelles
Toutes, bonheurs inespérés.**

**Le silence s'est fait sublime,
Vous savez votre coeur atteint
Un regard vous semble un abîme,
Vous comprenez le mot destin ...**

**C'est une main qui s'est
tendue,
C'est un baiser qui fut offert,
C'est une larme défendue**

C'est d'avoir sans raison souffert

**Elle a peut-être dit: je t'aime
Et vous, de bonheur, ébloui
Vous n'avez pas eu le temps même
De dire tendrement oui .**

**Elle eut peut-être quelque crainte
Et plus que jamais attendri,
Vous avez resserré l'étreinte
Pour rassurer son coeur meurtri...**

**Elle a, tout simplement contente
En vous voyant venir, souri,
Promesse en même temps qu'attente,
Agrément qui n'est pas appris...**

**A toute folie indocile,
Face aux fantasmes malfaisants,
Elle avait l'infini facile
Mais révélé dans le présent .**

Ces heures-là rien ne les brise ...
Ni le plaisir ni la douleur...
Pas de volupté qui les grise
Et ne les efface aucun pleur

Que ces merveilleux moments passent,
On se refuse à le penser...
On y revient sans qu'on se lasse
Avec un espoir insensé ! ...

On se dit: peut-être, peut-être
Le passé va recommencer...
Peut-être que tout va renaître
Et qu'il ne faut pas renoncer ...

Repères, raisons, références
Tous calculs, tous rêves tentés,
Est-elle vaine l'espérance
Quand l'infini s'est invité?

O merveilleuse incertitude,
Bienveillante perplexité,
Qui peut rêver sans nulle étude
D'une improbable éternité !

Pour Andrée et Albert

Car c'était elle

O Gagi,toi qui m'as quitté...
 Cet instinct épars en murmure,
 Cette faim d'un amour qui dure ,
 Cette angoisse d'éternité !

Qu'on ne dise pas que j'entends,
 Qu'on ne pense pas que je voie,
 Je ne retrouve plus ma voie
 Je suis perdu depuis longtemps .

J'ai la main pleine de caresses
 Mais ton beau visage n'est plus
 Et si mon coeur fond de tendresse,
 Je sais mon amour superflu ...

O toi qui ne m'as rien prêté,
 - On ne prête pas si l'on donne -
 Toi,ma,force et ma vérité
 Toi,la beauté qui m'environne, :

Nous nous parlions avec malice
 Sans flatter nos tempéraments
 On peut parfois,non sans délice,
 Se dire tout,-mais en s'aimant .

Malgré la gravité des mots
 Nous savions que rien ne désarme
 Et que rien n'est jamais si beau
 Qu'un sourire au milieu des larmes...

Nous aimions d'amour dans la ville,
 Nous aimions d'amour dans les champs,
 Sans que notre chair soit servile
 Et notre amour était un chant.

Nous n'avions pas l'âme dévote,
 Pourtant nous avons cherché Dieu...
 Mais aurons-nous mauvaise note
 Si nous avons rencontré mieux ?

Nous nous aimions de plus en plus;
 Le reste n'est que bagatelle .
 C'est un fait : nous nous étions plu
 Car c'était nous, - car c'était elle !

Le temps grimpe à mes
grises tempes
Comme l'eau monte en plein
hiver
Et je n'ai pas besoin de lampe
Pour savoir mon front
découvert .

.Le temps

Qu'on s'en réjouisse ou
désespère
Et qu'on en soit fier ou confus,
On sent qu'on ressemble à son
père
En étant moins que ce qu'il fut .

Finis le temps qu'on se déguise :
On n'apparaît que ce qu'on est,
Voici l'heure où l'on se dégrise
Et qu'hélas on se reconnaît...

Nous rêvions jardins pleins de roses;
Les champs n'ont pas vraiment fleuri,
Mais, tantôt gais tantôt moroses,
Nous avons moins pleuré que ri.

Ce fut une modeste trame
Notre existence d'inconnus,
Mais notre parcours fut sans drame
Avec des incidents menus.

On n'a pas acheté nos livres
Mais, notre visage, on l'a lu
Et le message qu'il délivre ,
C'est que nous fûmes des élus !

Devant le temps qui
 passe,on paraît sans défense
 Mais nous fait jubiler l'instant
 inattendu,
 On garde à fleur de peau ,comme
 une survivance,
 Le bonheur,dans la nuit,des
 astres assidus.

.c. Vieux ...

Serions-nous devenus
 vieux -sans quitter l'enfance?
 Sans rites interdits ni plaisirs
 défendus,

Gardant précieusement d'anciennes connivences ...
 Et sans nous inquiéter de paradis perdus?.

Les anges n'ont pas plus d'âme qu'ils n'ont de sexe...
 Qu'importe que le ciel soit concave ou convexe,
 Il faut laisser Psyché, dans son rire,y danser .

La mémoire,qui sert le rêve, est notre armure...
 Serions-nous devenus vieux,mais sans vain murmure,
 Sans y trouver offense et sans même y penser?.

Je vois, dans tes
yeux, quelque crainte
Lorque tu veux parler
patois;
On dirait comme une
contrainte,
La peur qu'on se moque de
toi !

.L'éronnelle *

C'est pourtant notre
exacte empreinte,
Notre vieux patois
d'autrefois...
Tu peux le parler sans
astreinte,

Nul ne tapera sur tes doigts !

**Ils ont leur jargon dans les villes,
Purisme trivial ou servile
Avec de savants falbalas ...**

**A nos patois restons fidèle:
Et disons tous deux "éronnelle"
Comme le voulait Vaugelas !**

*** A ma femme linguiste,
qui aimait s'essayer au patois maraîchin**

Hymne à Gagi

J'ai voulu te chanter, Gagi,
 Confiante et gracieuse compagne
 Rencontrée aux rives d'Espagne:
 Il s'en fallait qu'un peu plus tôt
 S'en fût éloigné le bateau !
 Tu accourus à perdre haleine
 Nom de nom, la sacrée aubaine
 Moi, je n'avais qu'un sac à dos
 Pouvais-je attendre un tel cadeau !.

Pour ta longanime présence
 Toi sans qui tout n'était qu'absence:
 Toi dont le libre attachement
 N'avait nul besoin de serment.
 Prédilection que rien n'émousse
 Tout à la fois solide et douce
 Tu étais offrande et secours
 Et vérité sans vain discours;

J'ai voulu te chanter, Gagi,

Pour ce qu'on nomme encore l'âme,
 Qui n'était que lumière et flamme
 Et ne faisait pas de ton corps
 Un inutile et faux décor,
 Elle était clarté d'un visage
 Souriant, chaleureux et sage,
 Elle était rêve inattendu,
 Et paradis jamais perdu...

Je devais te chanter, Gagi,

Attentive sans négligences,
 Sans dire tout ce que tu penses,
 Mais pensant tout ce que tu dis
 Qu'on fût dimanche ou samedi.
 Aussi peu faite à l'insolence
 Que l'injustice. à la balance
 Tout autant que méthode, instinct;
 Et liberté face au destin

J'aimais à te chanter, Gagi

Pour cela, précieux, qui me reste,
 Un silence, un appel, un geste.
 Secrète promesse de ciel,
 Sans recours à l'artificiel.
 Patiente et vivace tendresse
 Clairvoyante et souriante ivresse
 Coeur fervent et discipliné
 Une fois pour toutes donné ...

Je devais te chanter, Gagi,

Face à de pernicieux vertiges,
 Devant d'archaïques prestiges
 Grâce à toi j'ai vécu debout:
 J'avais besoin de garde-fou
 Tu étais mon autre et moi-même,
 Etoile encor au matin blême
 Et jusque dans l'ombre du soir
 Un rêvet qui se nomme espoir..

Je devais te chanter, Gagi,

Juste avant l'éternel silence,
 Secrète, ultime confiance,
 Au suprême instant, comme on dit
 De quitter *notre* paradis
 Le destin frappant à ma porte
 Au moment que la mort m'emporte
 Je voudrais en fuyant le temps
 Gagi, partir en te chantant.

Ma femme rieuse et fidèle
 A la fois repère et modèle,
 Te l'aurai-je assez dit, Gagi,
 A toi, la merveille sans qui,
 Dans la joie ou dans la détresse
 Dans la souffrance ou la tendresse,
 Quoi qu'il arrive, chaque fois,
 Je n'aurais été rien sans toi ...
 Que moi !

Je n'ai pas cessé de t'aimer !

Mon beau navire,o ma mémoire...

Le bonheur ne naît pas du vent. Mais ne chassons pas tous nos rêves.Si,comme l'adage le rappelle,on ne fait pas une libellule avec un piment auquel on aurait ajouté des ailes,il arrive qu'un sort inespéré nous soit favorable!

Parmi les treize espèces de pinsons qu'avait relevées Darwin,il en est qui utilisent les épines de cactus pour en extraire,par les fentes des troncs d'arbres,les insectes,leur nourriture.Ils savent qu'elle ne leur tombera toute seule dans le bec.Il y a dans les têtes d'oiseaux beaucoup de discernement.Ils se sont adaptés à leur monde.Ainsi font les amants qui savent être sensés.

Est-il la simple tranquillité de celui qui ne change pas de place et en prend peu,comme le recommandait Fontenelle?Sagace sans doute,ce vieux Monsieur,car l'ambition dévore plus qu'elle ne rassasie Mais pas très réjouissant...Et peu glorieux :il y a toujours des travaux à partager et des chiens perdus à sauver.

Est-on "fait pour"? Bonjour la fatalité! Encore faudrait-il se demander si c'était une vraie chance...Qui ne risque rien n'est rien" on l'a assez dit .

Quant à celui qui prétend ne vivre que du bonheur d'autrui,il s'illusionne.Certes,le bonheur est une force.Mais pas une vertu.Et moins un don qu'une aptitude.

Il y a des déceptions qui sont des chances imprévisibles,des sources véritables de sagesse et d'énergie.Le pire serait de l'ignorer.

Echapper aux mystifications,on le peut sans renoncer au quotidien mystère.

Le secret du bonheur,c'est peut-être tout bonnement de s'en contenter.Il y faut toute l'ascèse d'un authentique recueillement.L'à peu près n'est déjà pas si mal:le vrai bonheur a les yeux ouverts.Sans refuser l'extase Ou même en l'espérant mais comme une faveur.Sans se croire pour autant,dégénéré.

L'instant est rarement simple.Il est ce qu'on vit,composé et recomposé.L'imagination, je ne dirais pas qu'elle est la"folle du logis" selon la célèbre définition.Je la vois plutôt en bonne fée dont la clairvoyance,si elle reste raisonnable, perce les apparences,au-delà de l'accidentel et de l'artificiel.C'est peut-être l'instinct de l'âme. Qui ,seul, assure les vraies rencontres et les durables harmonies.

Le destin n'est pas seulement ce qui fixe,charme et contraint.Il est aussi inspiration,courage et engagement.Il peut se trouver du faste,ou du sordide,dans ce qu'on nomme la fatalité.Notre architecture mentale est plus vieille que nous et n'est pas sans fissures.Il importe d'y veiller.

Peut-être que dans un proche avenir,de puissants satellites pourront refouler les ténèbres...

Mais s'il n'y a plus de nuit,que sera le jour?

*

Je ne suis pas sûr d'avoir suffisamment connu mon bonheur avant de l'avoir "perdu"..Mais ce terme est-il vraiment pertinent ?N'est à jamais perdu que ce qui ne peut se retrouver

C'est notre mémoire qui nous sauve.

Mémoire de désirs murmurés,de silences subtils et partagés,d'espoirs déçus mais bravement surmontés.De gestes ébauchés,de regards échangés. De compagnons fidèles et d'amis disparus.

Mémoire de paysages à jamais intégrés à notre vie commune:le jardin clôturé de troènes de notre simple pavillon de Tourvoie; le grand séjour de notre maison d'Antony et le petit bassin de notre enclos,auprès duquel dorment Merlin et Gaia; le penty de Plouhinec que nous avons avec tant de soucis et de joies,peu à peu aménagé; et notre chaleureux chalet des Pyrénées,d'où l'on voyait la mer cent km à l'est au pied de la montagne.Qui nous permettait,au cours de nos randonnées contemplatives et gourmandes,et dans notre jardin même,d'admirer tant de fleurs,à peine sorties de la neige ou flambant au soleil d'automne.Et de déguster tant de fraises,de framboises et de cèpes.

Mémoire des bêtes...("Qui ne les aime pas..." note justement le dicton.)

Les nôtres,évidemment,mais aussi Pitou, chiot abandonné dans la montagne,à qui nous avons offert le gîte et le couvert.Il nous fallut des années pour l'appivoiser au point qu'à la fin,devenu vieux et bancal,avant de mourir il acceptait seulement une distante caresse.Il est enterré dans notre jardin d'Eyne qu'il n'a jamais voulu quitter.

Et les cabots d'Assouan, chaleureux, fiers et faméliques... Les bourricots surchargés de Nevsehir qu'une minable brute étourdissait de coups. Le vieux cheval promis à l'abattoir parce qu'il n'était plus bon pour les courses! Patrick l'avait adopté et tu en as fait un beau portrait...

Mémoire ineffaçable des départs en commun! Avec tout ce qu'on semble quitter mais qu'on emporte avec soi.

De Munich d'abord vers Rome puis, de Paris vers Munich et quelques mois plus tard, de Munich vers Paris. Des trajets souvent refaits ensuite, avec de nouveaux bagages et de récentes images qui ne rejetaient rien des anciennes. Avec des propos originaux qui ne ternissaient en rien les expériences premières...

Notre tente et nos sacs à dos sont demeurés pour nous des symboles existentiels. Nous n'avons pas joué aux riches avec nos camping-cars: ils nous ouvraient les chemins de l'ascèse et de la liberté. Un pauvre village paumé de l'Atlas, de la steppe de Baragan ou des grottes de Cappadoce nous apportaient bien plus de rencontres chaleureuses et de tableaux vivants que de célèbres capitales.

Autres "départs": les naissances, ces miracles. Les adolescences, ces coupables contrariétés. Les retrouvailles, ces intimités renouvelées, à l'aune de nos expériences et de nos attentes, sous un ciel toujours nouveau sans frivoles apocalypses.

Je ne pense pas que nous ait jamais tentés quelque soit de puissance que ce soit. Manque de ce qu'on appelle paradoxalement "l'esprit de sérieux"? Ou indolence d'instinct? Sûrement pas, car si j'aurais facilement abusé de l'espoir (panacée et venin), souffle qui peut dégrader aussi bien les vertus que les vices, toi, Gagi, sans être insomniaque, tu pouvais maîtriser tes rêves et ne céder à aucune frénésie. Pas même à une innocente démesure. Ton aménité même, si elle était politesse de l'âme, n'était pas mécanique. Et jamais aléatoire.

Nous nous sentions "embarqués". pour une fin commune à tous les êtres. Pour savoir que l'on ne s'est pas égaré, il faut parfois marcher longtemps. Nous avons su, dès le commencement, que nous ne nous étions trompés ni de compagnie. ni de direction. Rien de bon ne saurait être fait dans la solitude: nous avons compris d'emblée que nous allions "vivre" ensemble.. On n'avance qu'à deux; seul, on se traîne. Encor faut-il que l'union soit une grâce, somme d'énergies polymorphes et de fragilités reconnues. Ce fut ainsi.

Savions nous alors que tout finit mal? Quand le soleil se lève, pense-t-on à rien d'autre qu'à bénir l'aurore?

Notre temps, nous ne l'avons pas perdu à guetter les orages. Nous avons rêvé sur des horizons improbables mais sans mettre les questions au rebut ni nous interdire d'audacieuses espérances.

De fait l'arrivée a justifié l'approche. S'il n'y a pas "de nautonier du bonheur", comme dit Bachelard, il se trouve des rivages prometteurs et d'heureuses traversées...

Nous avons subi sans hargne et joui sans discrédit;connu des saisons diverses,chacune avec ses flux.Nous sommes-nous toujours assez défié des petitessees qui produisent de grands éclats?

Toi,sûrement-plus encore par nature que par culture.Tu avais de grands dons et je ne t'ai pas connu de vrais défauts même petits..

Quant à moi...Il n'est pas toujours possible d'égaliser son destin..Mais j'étais réhabilité par un sourire.et par le plus discret élan d'amour vrai.Tu savais si bien faire chanter toutes choses ..Assez lucide pour ne pas me flatter,je t'aimais parce que tu ne me ressemblais pas.Ce n'était pas seulement un appel du coeur mais un cri des entrailles;un culte évident et secret,inquiet et tranquille,avec ce rien d'humour qui réussit à moquer l'humeur.

*

L'amour n'est un événement que pour ceux qui en vivent.Ou qui en meurent.Il se tient sans peine à l'écart des bacchanales et des saturnales.

Ils sont à plaindre ceux qui n'ont pas gardé le souvenir fidèle,tenace,vivant des senteurs,des saveurs,des rumeurs,des couleurs,des émois,des amours de leurs jeunes années.Plus regrettable encore serait que se soient effacés les enthousiasmes,voire les obsessions;les combats même inutiles; les fantasmagories et les réalités indépassables d'une commune et confiante maturité,d'une fidélité saine et souriante- marques à la fois de la chair et l'âme !

Sans avoir besoin qu'on leur livre des secrets qu'ils devinent,nos amis les plus proches,nos enfants mêmes ne sauront à peu près rien de ce que nous avons été.Il y a des mots intraduisibles,des moments indescriptibles,des chagrins et des bonheurs intimes incommunicables et ce n'est pas en faisant les poches d'un être cher qu'on en tire les vérités,dont,bien loin de les cacher,il n'eut peut-être pas lui-même conscience. Il est des assentiments sans faille et des déchirements qu'on ne ravaude pas.

Plus pitoyables enfin ceux qui n'auraient pas conservé,-à travers ses modestes et gauches mais utiles cérémonies-la conscience tremblante d'un indicible attachement.

La mémoire d'un bonheur le sauve,dit-on,non sans optimisme.C'est en effet une eau vive.Sans elle je serais comme un poisson dans l'air.

*

Le vrai naufrage, ce n'est pas la vieillesse, c'est l'oubli-quand les ténèbres ont envahi la tête....S'il n'est pas interdit de rire de soi, qu'on laisse à chacun le droit de se pleurer en silence. On ne s'accommode pas aisément à la fatalité.

Aurons-nous assez navigué? Bien sûr que non!

Mais dans une onde bien bonne à boire...

*

Retournons les vers d'Aragon" Il existe un amour heureux. Ce fut notre amour à tous deux."

Est-il plus merveilleuse croisière que la mémoire d'un tel amour? Le port s'approche, et je le connais, où notre bateau va mouiller et s'échouer Mais nous y serons toujours ensemble.

Mon beau navire, ma mémoire...

..

A ma femme-courage

. **Quand la mort, âpre ménagère,
Met son ordre dans la maison,
Non, la peine n'est pas légère,
Quoi que nous dise la raison ...**

**Si nos ruelles passagères
Ont de bien humbles horizons
Elle n'est pas une étrangère,
Cette terre avec ses saisons ...**

**Il n'est pas de bonne nouvelle,
Dites-vous, le ciel ne révèle
Rien ! Qu'il serait bon de rêver!**

**Le bonheur, ma femme-courage
C'est, en contemplant ton visage,
Dans tes yeux que je l'ai trouvé ...**

à Gagi

Plouhinec,

9 août 2004

Départ.....	7
..Destins.....	8
..Elle.....	9
Chemins de traverse.....	13
Métamorphoses.....	21
Absence.....	22
Dieu n'est pas tout-puissant.....	23
Blasphèmes ?.....	24
Tu étais sans pareille.....	26
5 mars.....	28
.c.Chagrin.....	30
Ancêtres.....	32
Soie et bure.....	35
Le Temps des dieux.....	36
Un pari d'éternité.....	40
..Sur l'étagère.....	41
..Secrets partagés.....	42
Pour ce haut fait ?.....	44
Mésalliance.....	45
Lui.....	47
Bagages.....	49
Fortuits?.....	50
31 03.....	52
Il nous manque.....	53
Chaos ?.....	54
A la ligne.....	55
Resurrexit (Pâques 2004).....	56
..Adam et Eve.....	58
Noces.....	59
Assurance "tous-risques".....	60
Fonds perdu ?.....	63
Dimensions.....	64
Ty Gagi.....	65
Cette main que je tends.....	66
O tempora,o mores !.....	69
C'était hier	73
La maison de ma mère.....	74
La vraie richesse.....	81
Toute trace de larmes.....	85
Le beau navire.....	86
Si je pouvais encor te dire.....	87
Tu as mal?.....	91
Voyages.....	92
Masques.....	96
"Je t'aime".....	100

	139
"A l'heure de notre mort..."	102
Fleurs, flammèches.....	104
Un pari ?.....	105
Mon seul malheur.....	108
Noces.....	109
Un combat.....	111
Les mots.....	113
Autocritique.....	116
Elle et lui.....	117
.Eternité.....	118
.Car c'était elle.....	120
.Le temps.....	121
.L'érondelle *.....	123
Hymne à Gagi.....	124
.Mon beau navire,o ma mémoire.....	126
c.A ma femme-courage.....	135

Du même auteur**Chez René Julliard**

"Il n'y aura qu'un visage"
sous le pseudonyme d'Alain Jansen

A "La pensée universelle"

"Partis-pris"

Aux "Anneaux d'Or"

Les beaux jours

Le Jardin anglais

De très anciens soleils

Dites-moi qu'elle est vivante

Un si beau voyage

Gagi

Et-il un dieu dans ce jardin?

Le temps d'aimer

Une si brève éternité

Passé simple

(Quatrième de couverture)

.....

..

.Photo.

.

.

.....

Tout retour sur le passé n'est pas inutile. Mais tout hommage posthume semblera dérisoire.puisqu'il ne peut toucher ceux à qui on l'adresse...

D'où vient donc cette irrépressible faim de célébrer ce qui n'est plus ?

Sans doute d'un secret besoin d'infini,d'un refus du temps mesurable,et d'une espérance irrationnelle,-qui paraît soudain raisonnable- de vivre à nouveau avec ceux qu'on aime..

Heureux ceux dont la mémoire a le pouvoir de ressusciter et dont les yeux voient l'invisible.

Ceux qui n'ont cessé de vivre en nous ne mourront qu'avec nous.

"Les anneaux d'or"

I8,Kerruc

29780 Plouhinec

Insomnies

Le bonheur d'avoir été

J'en conviens,j'ai mes autels,
Mon dais et mes oratoires...
Je n'en peux mais,-je suis tel
Que m'a construit mon histoire!

Est-il des dieux immortels ?
Est-ce un mal redhibitoire
Q'un vieux rêve d'éternel
Vous fasse tenter d'y croire?

Donc, en vers tout comme en prose,
Sans voir cette vie en rose,
Je rêve d'éternité.

Il n'est pas vrai que l'on meure
Tant que simplement demeure
Le bonheur d'avoir été.

S'en sortir

"Je m'en suis sorti"

Expression courante. On se félicite, on se flatte, d'avoir échappé à une situation embarrassante, voire périlleuse;

C'est trop vite oublier le "sort"

Le sort qui, pour part plus ou moins grande mais toujours considérable, nous a faits ce que nous sommes. Qui nous a placés dans un temps, dans un monde, un environnement, une famille où nous avons été "éduqués" c'est à dire "conduits ailleurs", préparés, dirigés, introduits pour des bonheurs que d'autres; moins chanceux, n'auront pas connus ni peut-être même imaginés.

S'en sortir ne suffisait pas. Encore fallait-il se rappeler d'où l'on "sort" pour savoir où on peut aller. La main que vous tend un aveugle même bienveillant n'est pas sûre. Peut s'avérer redoutable le chemin que vous propose un visionnaire. L'amitié même est parfois un piège inconscient.

L'amour même, pour exaltant qu'il soit, il ne va pas de soi qu'il fasse échapper à la médiocrité

Entre les repus satisfaits et ceux qui restent sur leur faim, je préfère ceux qui ont plus d'appétit que de dîner.

Le taillandier

Il paraît que le jour se lève...
La nuit pour moi n'en finit pas
Il en est, ce dit-on, qui rêvent
Et savent où mener leurs pas.

Moi je ne connais pas d'aurore.
Restes de chair, d'os et de peau,
Fraîche, la hache saigne encore
D'avoir mis ma vie en morceaux.

En allant le long du rivage,
Ouvrez les yeux sur le sentier;
J'ai laissé de ma chair en gage,
J'y allais quand j'étais entier.

Dans ses yeux une flamme qui bouge:
C'est qu'il le bras tout ûissant
Le taillandier aux ongles rouges
Heureux dès qu'il verse le sang

